SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE N° 2

POUR RESTER EN BONNE COMPAGNIE.....

DE BARBIER A BARRUEL

Les lecteurs du premier numéro de ce Bulletin auront sans doute été étonnés à la réception de ce deuxième numéro qui est presque semblable au premier, à une petite différence près : nous sommes passés de l'abbé Barbier à l'abbé Barruel.

Deux Jésuites, deux ex-jésuites contre-révolutionnaires, dont la comparaison est instructive : Barruel fut sécularisé du fait de la tourmente révolutionnaire mais il devint plus tard un des piliers de la reconstruction de la Compagnie, tandis que Barbier dut s'éloigner de son Ordre pour pouvoir lutter librement contre la Révolution au sein de l'Eglise ; en somme deux stades successifs, à un siècle de distance, de l'avancée révolutionnaire...

Toutefois ce n'est pas pour le plaisir de ce rapprochement que nous avons effectué une modification moralement pénible et qui n'est pas sans inconvénient matériel.

En fait, il se trouve que si l'abbé Barbier est bien un homme public, et qui l'est plus qu'un polémiste de cette trempe ! son nom n'est pas libre et il appartient... non pas même à sa famille dont plusieurs membres intéressés par notre travail se sont abonnés, mais à son neveu seul qui entend ne pas être entraîné dans des positions trop tranchées.

Il paraît que, contre toute équité, c'est là le droit positif, et nous sommes bien trop pauvres pour affronter les aléas de la jurisprudence. Trop pauvres et trop occupés à cent autres choses plus importantes, nous sommes contraints de céder à la violence qui nous est faite : nous renonçons donc au patronnage de l'abbé Barbier à notre grand regret car nul mieux que lui pouvait symboliser l'esprit de notre démarche, et nous nous rallions à celui de l'abbé Barruel, autre jésuite, autre champ on illustre de la cause contre-révolutionnaire.

Mais nous ne quitterons pas pour autant l'abbé Barbier : son nom disparu de l'en-tête de ce Bulletin, sa pensée continuera à en orner les pages, et dès ce numéro un article rappelle comment il sut analyser la tactique des libéraux face à l'autorité dans l'Eglise.

Cette péripétie aura eu le mérite de faire mieux apparaître quelles profondes blessures la poussée révolutionnaire a causé au corps catholique, qui en est tout endolori. -Et il n'est pas difficile de prévoir que les analyses ultérieures pourront, devront, réveiller de vieilles cicatrices, même chez certains traditionnels qui aimeraient bien ne pas pousser leurs critiques au-delà de Vatican II ! On n'a jamais vidé d'abcès sans faire crier, surtout lorsqu'il faut curer jusqu'à l'os...

P.R.

LE PERE AUGUSTIN BARRUEL

Puisque, après l'abbé BARBIER, nous avons pensé abriter nos travaux sous le patronage du Père Augustin BARRUEL, il nous a paru intéressant de reproduire l'article ci-dessous du Père Dudon, SJ.

Parues dans les Etudes, revue de la Compagnie, le 20 octobre 1926, ces quelques pages traitent de l'accueil réservé à l'oeuvre du Père Barruel par les historiens officiels de la Révolution, et, par là, permettent de mieux en apprécier l'importance.

L'éminent jésuite qui a étudié sur le vif la Révolution et l'influence des loges sur celle-ci, est trop connu pour que nous insistions ; bornons-nous à rappeler que son principal ouvrage devenu introuvable, les Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme, a été réédité récemment par la Diffusion de la Pensée Française à Chiré en Montreuil.

DE L'ACTION POLITIQUE DES LOGES AU XVIIIe SIECLE

Comme tous les historiens qui sont favorables à la Maçonnerie, M. Martin parle dédaigneusement de Barruel. Il raille ses "pitoyables racontars" ; il trouve enfantine sa thèse du "complot maçonnique", pour expliquer la Révolution. C'est tout juste s'il lui reconnaît le mérite d'une "érudition abondante". Beaucoup de lecture, peu de jugement, et assez d'exaltation. Telle est, ce me semble, l'idée que M.Martin se fait d'Augustin Barruel. Ceci demande quelque discussion.

Barruel raconte qu'il a été initié à la Maçonnerie par surprise et par force, et qu'il a assisté aussi à des initiations. M. Martin estime ce récit invraisemblable. La question est de savoir s'il est vrai. Et il n'en faut point douter. Barruel est tout le contraire d'un mystificateur. Ses livres répondraient pour lui, s'il en était besoin. Il peut se tromper, comme tout homme ; mais il ne ment pas. Toute sa carrière de polémiste, depuis les Helviennes (1781) jusqu'au livre sur le Concordat (1802) révèle un homme courageux, noble, jaloux de savoir avec exactitude. Il a vécu dans des temps singulièrement troublés : démêler la vérité et la défendre a été tout l'emploi de sa vie. Puisqu'il l'a dit, il faut tenir pour certain qu'il a vu de ses yeux ce qui se passe dans les Loges.

De plus, il a lu tout ce qui a été publié de son temps en Angleterre, en Allemagne et en France, sur la Franc-Maçonnerie. M. Le Forestier, dans son livre sur les Illuminés de Bavière, reconnait cette exceptionnelle information de Barruel.

J'ai dit, il y a huit ans, les raisons pour lesquelles, la thèse de M. Le Forestier me paraissait insoutenable ; j'y renvoie mes lecteurs.

En outre, M. Le Forestier ne croit pas à l'influence de l'Illuminisme sur le Grand Orient de France ; Barruel estime, au contraire, que la conjonction de l'Illuminisme de Weishaupt avec la Maçonnerie française fut réalisée en 1787 et décida les évènements révolutionnaires.

Sur ce second point, je note que les deux auteurs usent de conjectures, plutôt que de démonstration. Le lecteur va juger lequel des deux est le plus aventuré.

Barruel, a su, par des maçons, que l'invitation aux loges parisiennes de venir délibérer avec les Frères allemands, Bode et le baron de Busch, émanait des Amis réunis ; par eux encore, il a appris quelque chose de cette rencontre, tout en ignorant les détails de la délibération ; un Frère lui a expliqué, dans un mémoire un nouveau grade conféré à la fin de 1787, et les détails de cette initiation fleurent à plein l'Illuminisme ; enfin, c'est une des ruses de Weishaupt, de chercher pour ses théories l'appui du nombre ; or, c'est à partir de 1787 que les Loges militaires, comme Barruel l'a su par des confidences, ont reçu des sous-officiers, et que se sont multipliés ces lycées, ces sociétés, ces clubs, qui ont servi à la Maçonnerie de moyens de pénétration et d'action.

Il faut le noter, à l'endroit de ses Mémoires où il parle de l'invasion de l'Illuminisme en France, Barruel ne met pas en cause le seul Grand-Orient - qu'il appelle justement un "parlement maçonnique" - mais encore les Amis réunis, Les Swedenborgistes de la rue de la Sourdière, les thésophes d'Ermenonville, la Loge des Neufs soeurs, celle de la Candeur. La loge du Contrat social est la seule qu'il excepte de l'influence des détestables doctrines de l'Illuminisme.

Remarquons-le encore, d'autres maçons que Savalette de Lange, faisaient partie, à la fois, et du Grand Orient, et d'autres Loges telles que les Neuf soeurs ou les Amis réunis.

Pour nier, tout contact vrai entre l'Illuminisme de Weishaupt et le Grand Orient, M. Martin s'en réfère à M. Le Forestier. M. Le Forestier tient, en effet, cette thèse, dans son livre sur les Illuminés de Bavière. Mais ses appuis semblent fragiles, puisqu'ils consistent en un article d'un journal de 1801. Est-ce là une démonstration sans réplique ?

M. Martin ne pense-t-il pas que Bode et Busch ont pu agir à Paris, par des conversations, en dehors de toute réception officielle au Grand Orient ? Il est à croire que M. Gustave Bord aura quelque chose à nous dire sur Savalette de Lange et Chefdebien, dans leurs rapports avec les Illuminés allemands. Tout n'est pas éclairci encore, du rôle néfaste de ces deux personnages.

Au surplus, quand même Barruel se serait trompé sur l'importance du voyage de Bode, il resterait ce qu'il a écrit, dans les deux premiers tomes de ses Mémoires, sur la conjuration des "sophistes de l'impiété" et des "sophistes de rébellion".

Il y a là un point d'importance à examiner.

En deux chapitres distincts de son livre, M. Gaston Martin insiste sur cette idée, que la Maçonnerie n'est qu'une héritière du philosophisme ; elle n'a pas inventé sa doctrine religieuse, sociale politique ; elle l'a reçue. Aussi les ouvrages de M. Sée sur les Idées politiques en France au dix-huitième siècle sont-ils cités avec complaisance. Aussi l'historien revient-il, à plusieurs reprises, sur certain discours de Palasne de Champeaux, vénérable de la Vertu trimmphante de Saint-Brieuc, et député à la Constituante :

> Les lumières qui éclairent ce siècle sont dues aux méditations profondes, aux combinaisons réfléchies des doctes philosophes ; leurs écrits immortels sont passés dans toutes les mains, et les éclatantes vérités qu'ils contenaient sont restées gravées dans toutes les têtes, n'attendant qu'une occasion favorable pour se développer.

"Il y a dans ce discours, conclut M. Martin, une très intéressante et pénétrante analyse de l'interpénétration de la Maçonnerie et de la philosophie".

Ouvrons Barruel. Par quoi commencent ses Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme ? Par la démonstration de la conjuration anti-chrétienne dont Voltaire, d'Alembert, Diderot et Frédéric II sont les chefs. Dans la correspondance même de ces personnages, Barruel cherche et trouve la preuve de leur dessein, de leur secret, de leur union, de leurs moyens d'action, des étapes successives qui marqueront la destruction de l'Eglise catholique et aboutiront à l'écrasement de l'"infâme". Ce ne sont pas là de "pitoyables racontars" ; c'est une démonstration en règle, et inattaquable, à laquelle Barruel consacre tout un volume.

Le volume où il dénonce les "sophistes de la rébellion" n'est pas moins révélateur que celui où sont démasqués les "sophistes de l'impiété". Le procédé est toujours le même : des citations authentiques, nombreuses, convergentes. Comme dans le tableau précédent, Voltaire et d'Alembert réapparaissent ; puis Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, Mably, Diderot, Helvetius, Raynal, le club d'Hobach, défilent, avec leurs théories diversement antimonarchiques.

Enfin, Barruel a discuté avec des maçons et il a reçu des confidences. Il est facile, a priori, de railler un homme dupé par des "racontars" de Frères désabusés.Dans l'espèce, l'ironie s'égare et se méprend. Barruel n'a point vu de vulgaires comparses. Il nomme ses témoins ou il les désigne clairement, quand il ne peut les nommer. Il a eu les aveux d'un Rose-Croix et d'un chevalier Kadosh ; il a vu des martinistes ; il a reçu de l'un des témoins oculaires le récit de la mission de Sinéty au régiment de la Sarre et il invoque, sur ce fait, le témoignage de MM. De Martange, de Bertrix et de Myon ; il cite le témoignagede Girtaner sur le club de propagande dirigé par le Rochefoucauld, Concordet et Sièyès ; il sait, d'après ce confident, ce que "le sophiste Bergier", cinq ans avant 89, a dit de la préparation de la Révolution ; il a vu une lettre du médecin Alphonse Leroi précisant, en 89, que la Révolution était préparée depuis bien des années ; il a entendu, de la bouche du destinataire de cette lettre, la conversation de celui-ci avec un ministre de Louis XVI ; il a eu en mains le récit, fait par Beaupoil de Sainte-Aulaire, de ses impressions sur le Comité des Amis des Noirs, dont le but dépassait singulièrement la traite des nègres ; il a su, de Gobel, des détails tout pareils, ainsi que d'un membre du Comité régulateur ; il a eu, par devers lui, des mémoires rapportant comment des maçons rérigourdins, un sieur Lacoste et un sieur Gairaux, recevaient les instructions du Grand Orient.

M. Gaston Martin, et aussi M. Albert Lantoine ont beau se moquer des "racontars" de Barruel, cet homme conte ce qu'il sait d'après d'excellents informateurs. C'est vrai, quand il feuillette les livres des philosophes, et encore quand il feuillette les souvenirs de ceux qu'il appelle les "adeptes des Loges" A priorie je le répète, il est facile d'avancer que Barruel a été mystifié par des maçons en sommeil. L'affirmation ne saurait valoir qu'avec preuves à l'appui.

Pour citer un exemple, Barruel croit, d'après Virieu, à la condamnation à mort de Louis XVI, au congrès maçonnique de Wilhelmsbad, en 1782. M. Gustave Bord a démontré que les dires prêtés à Virieu n'étaient ni si clairs, ni si décisifs. Ce cas mis à part, je ne sais si quelqu'un a réussi à prendre Barruel en faute. Et, en tout cas, par des papiers encore subsistants, il me serait facile de faire voir l'étendue et le sérieux de ses informations.

Les trois derniers volumes des Mémoires sur le jacobinisme s'occupent des Illuminés de Bavière, Dans sa préface, l'auteur énumère ses sources ; ce sont celles mêmes où M. Le Forestier a puisé ; elles sont nombreuses et il n'en est pas de meilleures. M. Le Forestier convient que Barruel a tout lu. Mais il diffère fort de son devancier, en ses conclusions. Pour M. Le Forestier, les théories des Illuminés sont de simples audaces de pensée ; pour Barruel, elles sont des plans de réforme qu'ils étaient décidés à introduire.

C'est déjà le livre de M. Sée sur les Idées politiques en France au six-huitième siècle. C'est même beaucoup plus. Car Barruel ne se contente pas de colliger les textes des ennemis de la royauté. Il les confronte, d'une part, avec les aveux de Condorcet et du Mercure, et, d'autre part, avec le célèbre réquisitoire prononcé au Parlement de Paris, en 1770, par l'avocat général Séguier. Il montre la pénétration de ces idées subversives dans les pamphlets de l'époque, dans le monde parlementaire et dans le monde les Loges.

En sorte que, si c'est un mérite, pour M. Gaston Martin, d'avoir découvert que la Maçonnerie française est une héritière du philosophisme, il doit partager cette gloire avec Barruel, qui a fait cette démonstration, il y a quelque cent trente années.

Poursuivons ce parallèle.

M. Martin a étudié avec soin la "diffusion des idées maçonniques". Celle-ci se fait par le recrutement des Loges elles-mêmes ; la noblesse, l'armée, la bourgeoisie, le clergé, sont gagnés, à travers tout le royaume. Elle se fait aussi, par la propagande hors des Loges ; et par la recherche des moyens pratiques de réaliser l'égalité et la liberté dont les loges sont les annonciatrices. La Maçonnerie a la main dans la rédaction des cahiers et dans les élections aux Etats généraux. Elle y aide financièrement et surveille la conduite politique des élus. Elle actionne les masses prolétariennes, les milieux administratifs et l'armée. Par le Club breton et le club des Trente, elle agit, à Paris et au loin ; la chambre de correspondance du Grand Orient est le centre nerveux qui, par des circulaires dans les loges, et hors des Loges par les journaux, les pamphlets, les orateurs en mission et les clubs locaux, distribue l'influx maçonnique jusqu'aux extrémités du corps social. Ainsi, les Loges ont-elles préparé et assuré la victoire de la Révolution.

Est-ce que, hier encore, M. Albert Mathiez n'écrivait pas :

> Les Loges d'avant 1789, loin d'être des sociétés de pensée, étaient au contraire des sociétés de ripaille et d'amusement. Ces Loges appartenaient, d'ailleurs, à des rites, c'est-à-dire à des systèmes différents. Elles n'avaient de commun que leur recrutement uniforme dans les classes riches. Elles fournirent à l'émigration son contingent le plus important.
> Leur rôle politique fut à peu près inexistant, supposer qu'elles avaient un programme et qu'elles dirigèrent l'opinion est une chose absolument arbitraire.

Voilà, sans doute, des "conclusions rapides", qui feront sourire M. Martin ; et l'envie lui viendra de renvoyer le censeur sévère de sa thèse de doctorat "aux méthodes lentes et arides de l'érudition et de la critique".

Assurément, M. Gaston Martin est le premier historien de gauche, s'il me permet cette expression, qui ait parlé, d'une façon aussi préremptoire, de l'action politique des Loges, avant 1789. Aux compliments de M. Philippe Sagnac, je joindrais volontiers les miens, s'ils avaient du prix.

Ajoutons que, même si on parvenait à innocenter le Grand Orient, la question des responsabilités maçonniques ne serait point vidée. Le Grand Orient n'est pas toute la maçonnerie française du dix-huitième siècle. Il espère que M. Gustave Bord finira par publier la suite de son histoire des Loges. Quand le second volume aura paru, nous verrons plus clair dans ce problème encore enveloppé d'ombres.

Avec Augustin Cochin, M. Martin est plus mal à l'aise qu'avec Barruel. Pour arrêter les mots désobligeants, il y a le respect d'une mort héroïque qui a terminé une noble vie ; le respect aussi de cette Ecole des Chartes, dont le prestige balance celui de l'Ecole normale ou de la Sorbonne. Cependant, M. Martin ne se prive pas de contester, çà et là, les conclusions d'Augustin Cochin.

Mais, en vérité, est-ce un paradoxe de prétendre que le petit livre rouge de M. Martin confirme les deux gros volumes blancs d'Augustin Cochin, sur les "Sociétés de pensée." ?

Dans les deux ouvrages, on trouve la preuve de cette action secrète, méthodique, par laquelle les Maçons les plus actifs, ont répandu, hors des Loges, "ces formules, nettes, coupantes, décisives", qui enfermaient le mot d'ordre des changements profonds à opérer dans la vie nationale.

Chacun à sa manière, M. Martin et Augustin Cochin ont démontré comme Barruel, que la Maçonnerie française, surtout après 1770, a été la semeuse infatigable, efficace, et cachée des idées nouvelles et explosives de 89.

Au fond, ce qui sépare M. Gaston Martin d'avec ses devanciers est un problème de valeurs, plus qu'une question de faits. Les idées libertaires et égalitaires sont-elles un germe de vie ou un poison mortel ? Germe de vie, dit M. Martin ; mortel poison, disent Barruel et Augustin Cochin.

Pour justifier ce jugement, Barruel avait sous les yeux la France en ruines : Augustin Cochin, sans parler d'autres fragments d'histoire contemporaine, connaissait la détestable politique de notre troisième République. Que si la mort l'eût épargné durant la guerre, les évènements survenus de 1918 à 1926 auraient certainement affermi le brillant historien, dans la conviction qu'il avait bien jugé de la malfaisance des principes révolutionnaires. Mais, à eux seuls, les évènements du dix-huitième siècle révèlent, à qui veut la voir, cette malfaisance.

Et le prétexte même a manqué à cette insurrection infernale contre la vieille monarchie. Qui donc a pu sérieusement penser que Louis XV et Louis XVI furent d'insupportables tyrans ?

Par la démonstration qu'il fait il fournit des preuves au fameux passage, dans lequel Condorcet a vanté l'habile souplesse de la propagande maçonnique ; il justifie Barruel. Car Barruel (au chap.XIV du tomme II de ses Mémoires) a déjà décrit la caisse électorale, le comité régulateur, les Bureaux de correspondance, les orateurs en mission, la multiplication des feuilles et des clubs ; bref, tout le jeu puissant et fatal de la machine maçonnique.

D'autre part, M. Gaston Martin, comme Barruel, dit que la grande préparation de la Révolution consista dans l'interpénétration du philosophisme et de la Maçonnerie. Or, on ne saurait le nier, le philosophisme, surtout au moment de l'Encyclopédie et du club d'Holbach, fit un effort concerté pour anéantir l'Eglise et boulverser l'Etat. Dès lors, par quel saut en arrière M. Martin et M. Sagnac se refusent-ils à entendre parler de "complot maçonnique"?

Du fait qu'il y eut, dans les Loges du dix-huitième siècle, des nobles et des prêtres, M. Martin conclut à l'invraisemblance d'une destruction du trône et de l'autel voulue par les Loges. Le raisonnement ne vaut pas. Avant M. Martin, Barruel avait noté le fait et produit l'objection. A celle-ci, il n'y a qu'une réponse vraie : des dupes ont ignoré, des misérables ont accepté la ruine future des choses augustes, dont leur caste ou leur vocation aurait dû les constituer indéfectibles gardiens. Tous les "sophistes de l'impiété" et tous les "sophistes de rébellion" n'ont pas eu la même perversité d'idées ou la même rage de détruire. Barruel le marque expressément, même pour le club d'Holbach. Ainsi en était-il, parmi les grands Maçons de Paris. Mais tous, maçons et sophistes, voulaient à l'ancien régime des changements profonds ; et ils les exigeaient, au nom du double principe de la souveraineté nationale et de l'égalité des hommes.

Il est arrivé que les desseins les plus modérés ont été dépassés par l'ardeur impétueuse des plus violents. Cela arrive encore. Le spectacle est sous nos yeux. Ces violents existaient dans la Maçonnerie, comme dans la Maçonnerie, comme dans les philosophisme, Les modérés qui ont accepté des violents comme collaborateurs ont, par là même, accepté le risque de leur domination.

M. Martin dit, quelque part, que la Maçonnerie d'alors est pour la monarchie et le religion traditionnelles. Où est la preuve ? Barruel a vu de ses yeux la planche de la Loge du Contrat social, qui invitait les Frères, après la Constitution civile, à s'unir au roi, contre les jacobins, pour arrêter là le mouvement révolutionnaire. Qu'a répondu le Grand Orient à l'appel suggéré par le duc de la Rochefoucauld, effrayé de la marche des choses ? A-t-il, lui aussi, dressé une planche, qui témoigne d'une sérieuse volonté de barrer la route aux violents ? Si M. Gaston Martin nous fournit ce texte, - ce dont je doute fort - on pourra accorder au Grand Orient les circonstances atténuantes. Mais rien de plus. Il faudra taxer d'hypocrisie sa modération apparente. Car, par le seul récit de la propagande maçonnique décrite dans le livre de M. Gaston Martin, il demeure constant que le Grand Orient a monté la machine infernale et amoncelé la poudre qui devait tout faire sauter.

Le vrai est que le pouvoir royal n'était, nulle part en Europe, plus paternel, qu'en France. Le vrai est que, si Louis XVI eût été un chef, la Révolution eût été tuée dans l'oeuf, en dépit de toutes les "Sociétés de pensée".

M. Gaston Martin est heureux de la destruction sauvage et sotte de l'ancienne France ; et il félicite la Maçonnerie d'avoir eu sa part à cette entreprise de démolition. Le Grand Orient d'aujourd'hui a accepté, avec reconnaissance, les compliments faits au Grand Orient d'autrefois le livre de M. Martin a été récompensé, dit-on, par un prix de 4 000 francs, fondé par M. Arthur Mille, ancien président du Grand Orient de France ?

Que penseront les profanes, d'un tel suffrage ? Une seule chose, je crois, et c'est que les grands Maçons de 1926, pour nourrir leur haine acharnée contre les éléments encore vivaces de la France de jadis, ne trouvent aucun aliment meilleur que le souvenir des exploits exécrables des grands Maçons de 1789.

R.P Paul DUDON SJ -

(Extrait des Etudes - p. 173 à 182
20 octobre 1926)

PRECURSEURS OUBLIES

Notre intention est de publier sous ce ce titre très général des études et des articles concernant un certain nombre d'hommes du 19és et du 20és qui ont étudié, comme l'abbé Barbier, la pénétration de la Révolution dans le Christianisme, en ont perçu rapidement l'extrême danger futur et l'ont très tôt dénoncé.

L'avenir leur ayant hélas donné raison leur oeuvre a été recouverte d'un épais voile de silence par leurs ennemis triomphants, et leur mémoire a sombré dans l'oubli. Notre premier devoir et donc notre première démarche sont donc d'abord de nous souvenir.

QUAND UN NOUVEAU CONVERTI DECOUVRE "LE SILLON"

Adolphe Retté poète de l'école symboliste est venu de très loin à l'Eglise. Il a raconté dans un livre paru en 1907 Du Diable à Dieu son itinéraire. Parti de l'Arnachie et du paganisme, ayant passé par le socialisme et l'irréligion, il s'est appliqué une fois arrivé au port à défendre la Vérité enfin trouvée et en même temps à décrire les richesses de la vie spirituelle - Cette action, il l'a menée en franc-tireur en dehors des cadres des partis et des structures religieuses de l'époque.

On découvre quand on le lit un écrivain alerte qui sait exprimer de façon très vivante, avec une indéniable sincérité, les paysages de la vie intérieure et qui promène sur la société où il vit un regard quelque peu prophétique. Avant 1930 (date de sa mort) il a discerné la course ver un monde d'Apocalypse celui dont nous vivons le prologue, du lamentable troupeau de ses contemporains.

L'oeuvre d'Adolphe Retté est aujourd'hui à peu près oubliée. C'est dommage. Je viens de relire quelques uns de ses livres: Sous l'Etoile du Matin, Quand l'Esprit Souffle, Les Rubis du Calice, Au pays des lys noirs, Lettres à un indifférent, La maison en ordre, Jusqu'à la fin du monde, Le voyageur Etonné, Oraisons du silence...(1)

---

(1) - La plupart des ouvrages d'Adolphe Retté se trouvent, quand ils ne sont pas épuisés, aux Editions Messein, 19, quai St Michel Paris 5e.

J'ai été frappé par leur actualité. Bien sûr, le contexte n'est plus le même, les situations se sont encore dégradées, mais les exigences en profondeur qu'ils réclament demeurent plus impérieuses que jamais.

L'auteur nous raconte ses multiples expériences, celles du monde catholique en particulier. Il met en valeur des âmes d'une exceptionnelle beauté mais il stigmatise aussi les inconséquences de trop de chrétiens, leur naïveté et leur manque de foi ou de jugement. Je me contenterai aujourd'hui de relater l'expérience qu'il fit du Sillon, au temps de sa grande vogue.

A peine converti, Retté fut pressenti par un abbé, enthousiaste de Marc Sangnier, pour donner son adhésion au mouvement.

Parmi les papiers qu'il lui remit, il en est un qui le fit tout de suite "tiquer" - Il était intitulé Un Nouveau Messie (tout simplement). En voici le texte :

Noël ! A la veille de la grande fête chrétienne, un nouveau messie est venu en Savoie, annoncer à la démocratie le règne de la fraternité humaine et de tous les points de l'horizon des bergers et des mages conduits par une étoile invisible sont accourus afin d'entendre la bonne nouvelle. Ce jeune apôtre(Marc Sangnier) exerce autour de lui un attrait puissant ; les auditoires les plus divers accueillent sa parole avec une attention quasi-religieuse et les ovations triomphales qui saluent son passage rappellent, dans une certaine mesure celles du peuple d'Israël acclamant Jésus lors de son entrée à Jérusalem. Rien n'a manqué au messie de la démocratie pour évoquer parmi nous le souvenir de son divin maître".

Ce boniment me plaça dès lors aux antipodes de l'agitateur qui ne désavouait pas un tel rapprochement où le ridicule s'alliait au sacrilège (2).

C'est à Lyon, qu'Adolphe Retté put entendre Marc Sangnier Il résuma ainsi son impression :

"Mon impression fut double. D'abord j'admirai au point de vue de la phonétique l'extraordinaire moulin à paroles qui fonctionnait, sans accroc, dans ce gosier infatigable. Ensuite, je m'aperçus que ce mécanisme vocal n'avait rien à moudre - ce qui s'appelle rien.

Je veux dire que les enfilades de phrases qu'il pulvérisait à la ronde ne contenaient aucune substance. Des redondances ampoulées, des apostrophes d'un lyrisme banal, d'interminables périodes d'un sentimentalisme blafard - Ni une idée pratique, ni un raisonnement enchaîné.

M. Sangnier traitait de politique, science qui, plus que toutes, exige des connaissances précises au service d'une intelligence positive.

Ici, pas même le semblant de ces qualités. On avait la sensation d'être plongé dans un bain d'eau tiède et trouble où ondulaient, avec trop de souplesse des anguilles suspectes... (3).

---

(2) - La Maison en Ordre p.222
(3) - d° p.224

et Retté concluait :

Il faut souhaiter qu'un jour ou l'autre M. Sangnier s'écriant avec Baudelaire "mes bras se sont rompus pour avoir étreint des nuées" acquière le sens du Réel. Il faut l'espérer mais ne pas trop y compter.

Notre converti voulut ensuite étayer ses impressions personnelles par une étude approfondie du Sillon. Le document de base, c'est la Lettre de Pie X du 25 Août 1910 qui situe dans la ligne des Philosophes du 18eme Siècle les théories du Sillon "qui, sous leurs apparences brillantes et généreuses manquent souvent de clarté, de logique et de vérité". Viennent ensuite les Erreurs du Sillon de l'abbé Emmanuel Barbier et Le Dilemme de Marc Sangnier de Charles Maurras.

"Le premier de ces livres réfutait le Sillon avec une parfaite modération de termes et une grande force d'argumentation aux points de vue théologique et social.. Le second, aussi contenu dans la forme le critiquait aux points de vue de la philosophie et de la tradition. Il n'est pas exagéré de dire que c'est un chef-d'oeuvre de dialectique et de raison lucide. L'un et l'autre volume m'aidèrent grandement à me créer la convication que cette équipée anarcho-religiosâtre ne présentait rien de sérieux. Et lorsque j'eus interrogé quelques sillonistes et qu'il me fut signifié que "pour être du Sillon, il fallait d'abord croire à sa mission providentielle", je fus fixé d'une façon définitive". (4)

Adolphe Retté s'était évadé de la Démocratie après l'avoir connue et servie sous la forme anarchiste, socialiste, radicale. Il n'éprouva jamais le besoin de la connaître sous sa forme catholique. Il lui fallut cependant encore fréquenter le monde des "libéraux. De cette incursion il ramena une brassée d'observations piquantes et tellement instructives ! Un prochain article sera consacré à cette nouvelle expérience.

F.M. d'A.

---

(4) - d° p. 223

L'ABBE BARBIER FACE AUX ASTUCES DU CATHOLICISME LIBERAL

Le premier numéro publié par notre centre d'études en citant un article de Roger Duguet a pu donner une idée de ce que fut l'abbé Barbier. Nous n'en savons guère long sur sa personnalité et sa vie.

Nous ne sommes en mesure que de compléter la nomenclature de ses oeuvres ; en effet à la courte énumération de la page cinq il convient d'ajouter : Les Origines du Christianisme (deux volumes), Mon crime (allocutions de collèges 1896 - 1901), La discipline dans les écoles libres, Les récits de l'Evangile, Les infiltrations maçonniques dans l'Eglise, et Le devoir politique des catholiques.

Mais c'est de son "Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France du Concile du Vatican à l'avènement de Benoit XV (1870 - 1914)" que nous nous proposons de dégager quelques idées.

Cet ouvrage contient cinq volumes d'environ cinq cent pages chacun, il s'agit donc d'une production considérable ; il n'est pas question de résumer ce travail bourré de citations, et portant sur quarante ans de l'histoire de l'Eglise de France. Nous voulons seulement relever ce qui nous a paru le plus frappant sur les méthodes de pénétration de la subversion.

Nous citerons quatre exemples, non pas tant pour prouver que cette subversion était déjà en marche à la fin du siècle dernier que pour montrer la tactique employée.

1er Exemple. La 1er Novembre 1885 Léon XIII publiait l'Encyclique Immortale Dei sur la constitution chrétienne des Etats; on peut y lire notamment : "Les sociétés politiques ne peuvent sans crime se conduire comme si Dieu n'existait en aucune manière... En honorant la Divinité elles doivent suivre strictement les règles et le mode suivant lequel Dieu lui-même a déclaré vouloir être honoré. Les chefs d'Etat doivent donc mettre au nombre de leurs principaux devoirs celui de favoriser la religion, de la protéger de leur bienveillance, de la couvrir de l'autorité tutélaire des lois."

C'est là une prise de position des plus nettes qui n'a rien de compatible avec le libéralisme ; d'ailleurs Léon XIII citait Mirari Vos de Grégoire XVI et quelques articles du Syllabus de Pie IX. La thèse libérale, au contraire, proclame l'indifférence absolue de l'Etat en matière religieuse, d'après elle l'Eglise ne peut réclamer des pouvoirs publics que le droit commun.

Quelle fut donc la réaction des catholiques libéraux en face de cette encyclique Immortale Dei qui proclamait que l'Eglise chargée d'enseigner la vérité révélée doit jouir dans la société d'un statut privilégié ? On aurait pu s'attendre à des récréminations ou tout au moins à une attitude de consternation : eh bien pas du tout, ce qui fut mis en avant c'est l'effet d'apaisement du texte du Saint-Père.

A un congrès des catholiques de Normandie tenu à Rouen le 2 Décembre 1885 l'archevêque de cette ville parlant de l'encyclique disait : "Nul catholique n'a jamais eu l'audace de s'insurger contre les principes que Léon XIII vient d'exposer après Grégoire XVI et Pie IX. Qui a jamais enseigné l'indifférence en matière religieuse ? qui a jamais réclamé comme un droit une liberté illimitée et absolue ?" à l'appui de ces assertions Mgr Thomas citait des pages de Lacordaire et de Mgr Dupanloup sur la liberté politique, sur l'égalité civique et sur la liberté de conscience, et il essayait de prouver que ce qu'ils avaient dit et fait était ratifié par Léon XIII : "ce sont toutes ces déclarations, tous ces sentiments, tous ces conseils que nous trouvons couverts par la majesté du suprême pontificat dans l'encyclique Immortale Dei".

Une vingtaine de prélats félicitèrent Mgr Thomas. Seul Mgr Freppel, évêque d'Angers lui reprocha "d'avoir forcé le langage du Saint-Père au point d'en altérer le sens". Au début de Janvier 1886 Mgr Freppel reçut de Rome par l'intermédiaire de la Nonciature un monitoire lui reprochant d'avoir blamé publiquement un de ses collègues supérieur à lui dans la hiérarchie.

L'abbé Barbier fait remarquer avec juste raison que si Mgr Dupanloup fut exempt de libéralisme, on devrait nécessairement en dire autant de Montalembert, du duc de Broglie, de Mr de Falloux et des autres amis avec lesquels l'évêque d'Orléans se trouvait en conformité de vues et d'action. Il n'y aurait donc pas de catholiques libéraux et Pie IX s'en serait pris à des fantômes.

<u>2e Exemple</u> . La doctrine dite "américanisme" a été appelée ainsi parce que répandue par des américains : le père Hecker, Mgr O'Connell, Mgr Keane , Mgr Ireland. Le père Hecker disait qu'il fallait préparer le monde par l'exemple et l'influence morale au règne universel de la liberté humaine et des droits de l'homme. Trois traits distinguent et caractérisent ce catholicisme américain : il veut être moderne, démocratique et individualiste ; accord de la culture scientifique et de la foi religieuse, voilà la première condition pou une Eglise d'être moderne et d'agir sur la société contemporaine en marchant et sympathisant avec elle.

Ce nom d'américanisme ne dit plus rien aujourd'hui, on ne l'entend même plus prononcer. C'est qu'il s'agit d'une doctrine qui n'est plus spécifique à l'Amérique mais qui, sous un autre nom, s'étend maintenant au monde entier et est en pleine vigueur : c'est même elle qui inspire toute la subversion actuelle, et le catholicisme officiel en est tout imprégné.

L'abbé Barbier disait déjà : "les maximes et l'esprit de l'américanisme sont demeurés des erreurs religieuses et sociales... Religion d'indifférence dogmatique l'américanisme a favorisé une anarchie doctrinale qui a été s'aggravant pendant plusieures années ;

.../...

religion de liberté individuelle, religion de l'évolution en tous ordres il est au fond de toutes les variétés du modernisme et entretien son poison dans les esprits ; religion de vie intérieure à la mode protestante, il inspire le dédain pour les dévotions en honneur dans l'Eglise ; religion des temps nouveaux et de la démocratie, religion de bien-être il devient celle des abbés démocrates et des nouveaux apôtres laïques qui apportent au peuple un évangile terrestre. La suite de cette histoire n'offre que trop facilement l'occasion de constater combien sont profondes et vivaces les racines jetées par ces erreurs dans le sol de la France Catholique."

Léon XIII a frappé l'américanisme par un jugement en forme solennelle dans sa lettre au Cardinal Gibbons datée du 22 Janvier 1899 ; le Pape signale d'abord le fondement de toutes les erreurs de cette doctrine, l'adaptation de l'Eglise au siècle : "Ils soutiennent en effet qu'il est opportun pour gagner le coeur des égarés de taire certains points de doctrine, ou de les atténuer au point de ne plus leur laisser le sens auquel l'Eglise s'est toujours tenue. Qu'on se garde de rien retrancher à la doctrine reçue de Dieu pour quelque motif que ce soit, car celui qui le ferait tendrait plutôt à séparer les catholiques de l'Eglise qu'à ramener à l'Eglise ceux qui sont séparés."

Léon XIII s'en prend aussi à une conséquence de ces doctrines qu'il vient de condamner, celle qui consiste à prétendre que les vertus naturelles sont mieux appropriées au temps présent que les vertus surnaturelles : "Eh quoi la nature aidée de la grâce serait-elle plus faible que si elle était laissée à ses propres forces ?" De là découle encore la distinction faussement posée entre les vertus passives et actives, et l'importance spéciale données à celles-ci : "Il n'y a pas des vertus chrétiennes plus appropriées que d'autres à certaines époques ; le Christ ne change pas avec les siècles, mais il est le même aujourd'hui qu'il était hier et qu'il sera dans tous les siècles."

Comment ce document pontifical allait-il être accueilli ? Mgr Ireland s'empressa d'adresser au Saint-Père une lettre de chaleureuse adhésion, oubliant qu'il avait lui-même salué dans le père Hecker, fondateur de l'américanisme, "le joyau du clergé américain, le type qu'il faudrait voir se reproduire le plus possible parmi nous", et il s'écriait : "Nous ne pouvons pas ne pas nous indigner qu'une telle injure fut faite à notre nation que de désigner par le mot américanisme des erreurs et des extravagances de la sorte."

En France la "Vie catholique" de Dabry, la "Justice sociale" de Naudet, la "Quinzaine", publications qui professaient cependant des doctrines analogues, ne se sentent pas concernées par la sentence. Naudet écrit le II Mars 1900 : "Léon XIII se garde bien d'attribuer à nos frères d'outre-océan le bloc qui leur est généralement attribué par l'imagination féconde de ceux qui prennent leur mot d'ordre dans les bureaux de la Vérité." La Vérité était à cette époque le journal qui combattait le Libéralisme.

Dans la "Vie catholique" du 21 Mars 1899 Dabry ne parle pas autrement : "il n'est et ne pouvait être question de soumission puisque dans cette affaire il n'y a qu'un vénimeux procès de tendance."

Dans la "Quinzaine" du Ier Avril 1899 on pouvait lire : "Après la lettre souveraine adressée par sa Sainteté Léon XIII au Cardinal Gibbons sur l'Américanisme, les catholiques simplement dociles aux enseignements du Saint-Siège ont simplement enregistré la décision de Rome. Ils n'avaient pas à se soumettre puisqu'ils n'avaient jamais contesté un iota des points de doctrine rappelés par le Saint Père, et la Quinzaine en particulier qui voilà déjà plusieurs mois avait publié sur la question des considérations dont les équivalents se retrouvent dans la lettre pontificales."

Indigné par cet article Mgr Turinaz évêque de NANCY porta condamnation contre lui, et il fut approuvé par Mgr Isoard évêque d'Annecy.

3e Exemple. Un congrès de prêtres se réunit à Bourges sous la direction de Mgr Servonnet, archevêque de cette ville, le 10 Septembre 1900.

L'abbé Lemire, député du Nord, en parlant des travaux de ce congrès, où il tint une place importante déclara : "Je sens une aspiration générale du clergé français à se rapprocher de la société de la société moderne à conformer son langage, son action et sa tenue même au milieu des moeurs démocratiques, aux idées modernes. Nous avons reçu des communications très nombreuses et dont beaucoup sont remarquables, attestant une intelligence qu'on ne soupçonne pas ou qu'on a méconnu dans notre petit clergé. Presque tous exposent un même désir, celui de s'affranchir des études purement dogmatiques et des enseignements traditionnels, d'étudier librement et avec profondeur les doctrines modernes, les ouvrages essentiels qui fondent la pensée modernes et la science actuelle."

L'abbé Birot, vicaire général honoraire d'Albi, prononça au congrès un discours sur l'amour de son pays et de son temps dont la Semaine Religieuse de Bourges n'hésitait pas à dire qu'il exprimait la pensée dominante des participants. L'Univers du 15 Septembre disait sous la plume de son correspondant ; "Cet admirable discours, vrai chef d'oeuvre, nous n'exagérons certes pas, de fond et de forme, a produit la plus profonde impression."

Mgrs Rumeau évêque d'Angers donna une appréciation très élogieuse de Mr Birot : "Vous avez entendu un très beau discours que vous avez applaudi et que je ne serai pas téméraire d'appeler magistral."

Qu'avait donc dit l'abbé Birot ? "La cause du malaise actuel est que si nous aimons beaucoup notre pays nous avons moins de sympathie pour notre temps. Messieurs, nous n'avons pas assez aimé notre siècle, nous n'avons pas compris ni ses jeunes enthousiasmes, ni ses témérités, nous n'avons eu ni assez d'indulgence pour ses fautes ni assez de considération pour ses grandeurs. Il a eu des pitiés infinies, il a pleuré sur toutes les infortunes, il s'est révoltés contre toutes les injustices... Jamais l'homme n'a été plus puissant, oserons-nous ajouter que jamais il n'a été meilleur. Nous l'oserons, messieurs, pour la gloire de notre Sauveur et en dépit du scandale de quelques pusillanimes. Nous embrassons d'un regard d'ensemble toute l'histoire et nous affirmons que le coeur de l'humanité n'a jamais cessé de s'agrandir.

Enfin, messieurs, il faut aimer les choses de son temps, et par là j'entends les institutions et les oeuvres. Ne ramons pas contre le courant, ce serait ramer contre Dieu lui-même nous retarderions la marche du navire, nous arriverions en retard, mouillés et piteux."

Le RP Belleville demanda des explications au congrès sur certaines des doctrines émises ; il n'eut point la parole, le président écarta la discussion qu'il jugea inutile.

L'abbé Lemire en conclusion se félicita de ce que le congrès se soit tenu tranquille et paisible sans que le gouvernement ni l'administration n'y ait apporté aucune entrave, et il crut devoir en faire honneur aux institutions de son pays.

A cela le journal "La Vérité" rétorqua que si le gouvernement avait toléré le congrès de Bourges c'est qu'il l'avait trouvé inoffensif à son point de vue.

Les membres de ce congrès avaient-ils conscience que leur admiration pour les oeuvres des hommes de leur siècle désirant aménager l'univers en ignorant Dieu, leur crainte profonde que la nouvelle tour de Babel ne d'édifie sans eux, n'étaient pas dans la ligne du catholicisme authentique ? Celui-ci recommande de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

Nous ne pouvons répondre à la question qui vient d'être posée, car la seule base que nous possédions sont les paroles de l'archevêque Mgr Servonnet : "Les travaux du congrès sont uniquement destinés à chercher les moyens d'appliquer à la vie pratique les instructions de sa Sainteté. Le congrès est obligé pour resté utile de ne pas dépasser d'un mot, d'une ligne, d'une pensée, l'ordre du chef. Nous sommes les membres du clergé les plus dévoués."

Le 18 Septembre 1900 Mgr Isoard, évêque d'Annecy prononça dans son diocése une allocution où il fit la critique précise des doctrines professées dans le congrès. Mgr Servonnet archevêque de Bourges et Mgr Fulbert-Petit archevêque de Besançon déférèrent l'allocution de leur collègue au jugement de Rome ; le 15 Janvier 1901 la Sacrée Congrégation des évêques et des réguliers déclara que les éléments lui manquaient pour se prononcer sur les faits. Néanmoins Mgr Isoard était prié d'adresser ses excuses à ses collègues qui pouvaient se considérer comme personnellement offensés par l'attaque de l'évêque d'Annecy.

<u>4e Exemple</u>. L'abbé Barbier a combattu le Sillon en quatre ouvrages les idées du Sillon, les erreurs du Sillon, la décadence du Sillon, le Sillon, qu'a-t-il répondu ?.

L'abbé Desgranges a écrit un opuscule "les vraies idées du Sillon" destinées à répondre à l'abbé Barbier. Il soutient que le Sillon n'était pas libéral, ce qui a de quoi étonner toute personne tant soit peu avertie. L'abbé Desgranges va jusqu'à écrire : "Cent fois Marc Sangnier, plus courageux que certains conservateurs qui jettent le Syllabus par dessus bord, a fait acclamer en réunion publique cette doctrine qui est tout justement le contraire du libéralisme."

D'ailleurs Marc Sangnier lui-même n'a-t-il pas écrit que : "même aux yeux des non-croyants, le Syllabus doit apparaître comme un document de grand bons sens."

Résumons-nous.

De ces quatres exemples il ressort que le catholicisme libéral et révolutionnaire bien qu'en contradiction formelle avec le magistrére romain ne reconnait jamais l'existence d'une ombre de désaccord quelconque avec lui.

I°) - Si Rome parle et expose une doctrine contraire à la leur, ils prétendent que les affirmations et condamnations provenant du Saint-Siège ne les concernent pas. Ce fut le cas pour le Syllabus, pour Immortale Dei, pour l'Américanisme. Chaque fois ils disent qu'ils ne sont pas visés.

2°) - S'ils exposent une opinion en contradiction formelle avec l'enseignement doctrinal de l'Eglise, comme ce fut le cas pour le congrès de Bourges, les catholiques libéraux prétendent ne s'être jamais écartés du point de vue du magistére romain.

3°) - Si des évêques, des prêtres, ou des journaux, comme Mgr Freppel, Mgr Isoard, l'abbé Barbier, ou le journal "La Vérité", pensent devoir s'élever contre des doctrines subversives, les catholiques libéraux les font passer pour des malveillants et des sectaires qui recherchent des griefs imaginaires.

4°) - Ce tour de passe-passe réussit le plus souvent. On ne peut qu'être atterré de voir comment Mgr Freppel dans un cas, Mgr Isoard dans un autre ont été rabroués par les organismes officiels du Saint-Siège... en 1900 ! Dans les deux cas ce fut pour manque de respect vis-à-vis des supérieurs hiérarchiques. Le respect pour les personnes élevées en dignité passe-t-il avant le respect pour la doctrine catholique authentique ?

G.L.

LA PENETRATION MACONNIQUE DANS LA SOCIETE CHRETIENNE

Le problème qui se posa d'abord aux révolutionnaires pour détruire la Société chrétienne fut celui-ci :

> "Comment pénétrer dans cette société et peu à peu en détruire les structures politiques et sociales, puis les convictions religieuses ?"

Il fallait donc d'abord séduire l'opinion catholique en lui faisant absorber des principes destructeurs présentés comme des idées nourricières. Il fallait ensuite écarter la méfiance ou l'hostilité des autorités politiques et religieuses (rois et pape) d'où la politique du secret et le respect au moins apparent des convictions chrétiennes. Il fallait patiemment substituer sans jamais le dire une pensée gauchie par des falsifications successives, progressives mais insensibles, à la pensée chrétienne. Il fallait obtenir une tolérance officielle des loges en organisant un recrutement initial défectueux, parce qu'imprégné de mentalité chrétienne, mais déjà apte à recevoir quelques germes nouveaux.

Ainsi la Constitution maçonnique d'Andersen affirme les principes qu'elle veut détruire, mais elle prépare les déformations. Elle proclame l'existence de Dieu, le respect de la religion, mais elle se déclare philosophique et progressive. Elle affirme que son but est "la recherche de la vérité et la liberté de conscience" ; contradiction énorme : comment rechercher la vérité, si l'on doit respecter toutes les religions ? comment garder sa liberté de conscience, si l'on doit professer l'existence de Dieu ? On commence à préparer les vagues d'assaut successives contre l'Eglise Catholique. La tolérance ne peut se combiner avec le respect de toutes les religions, puisque certaines sont intolérantes - La recherche de la vérité suppose la suppression de tous les dogmes religieux, puisqu'ils sont immuables et qu'ils sont déjà une vérité acquise. Les Papes condamnent-ils la F.·.M.·.? Ils manifestent par là leur intolérance et leur attitude provocante.

La F.·.M.·.avait préparé aussi l'aveuglement des pouvoirs politiques. Il lui fallait se donner une façade plaisante, mondaine pour détourner toute méfiance et obtenir l'autorisation d'exister, condition absolument nécessaire pour agir efficacement sur une population profondément chrétienne, dont l'éducation religieuse avait depuis des siècles imprégné l'âme.

1) - La F.·.M.·. est une Société d'Education Révolutionnaire.

Il n'était pas possible pour les dirigeants, de donner directement des ordres et d'exiger l'obéissance sans se dévoiler et se rendre vulnérables. Il fallait donc procéder autrement.

Parmi le tout venant des adhérents aux loges, il fallait opérer une sélection : les hommes honnêtes et paisibles s'éliminent peu à peu : soit dégoût des rites bizarres ou stupides, soit indifférence : la porte de sortie est large ouverte. Il suffisait d'écouter un enseignement plus inquiétant pour obtenir le départ des initiés restés relativement honnêtes : c'est une première forme d'épuration, lorsque le F.·.M.·. prépare une action plus fortement révolutionnaire. Les départs sont compensés par desnouvelles recrues. Restent les ambitieux,les mécontents ; il suffit de renforforcer un enseignement plus "philosophique, progressif et éclairé".

Il reste à les convaincre qu'ils travaillent en vue du progrès de l'humanité, qu'ils sont les champions d'un ordre nouveau, enfin libérés des vieilles vertues routinières.

Les dirigeants maçonniques utilisent deux méthodes remarquables pour obtenir cette éducation révolutionnaire :

a) La double hiérarchie : une hiérarchie administrative officielle qui maintient un appareil institutionnel relativement anodin, une hiérarchie secrète : celle des hauts grades dans laquelle les initiés ne sont pas élus par la base, mais cooptés par les grades supérieurs. Les grades administratifs élus sont renouvelés annuellement et démocratiquement : ils sont l'image même de nos gouvernements modernes. Les hauts grades sont obtenus par une sélection rigoureuse des plus convaincues et sont conférés à vie.

b) Les "cercles intérieurs" où se pratique la dynamique de groupe. Par atelier, un petit nombre d'adhérents, environ une vingtaine ; circulation libre et fréquente des hauts grades au cours des tenues d'ateliers, qui se déroulent toujours selon un rit à caractère religieux pour imposer même aux sceptiques une certaine crainte respectueuse. Or, avant la tenue d'un atelier, les hauts grades se sont réunis entre eux ; ils ont mis au point la direction des débats, les idées dominantes à faire pénétrer dans les esprits et à faire adopter. Ils se retrouvent à deux ou trois, parmi la masse des frères non initiés ; ils n'ont pas d'ordre ou de consigne à donner. Ils suggèrent, ils proposent les formules et les décisions. Les autres frères, non initiés aux grades supérieurs, croient être eux-mêmes spontanément venus aux décisions qu'ils prennent alors. C'est la "dynamique de groupe".

Voici, quelles sont les idées essentielles qui resteront dans les esprits des simples frères ; la F.·.M.·. est sacrée, son originaire se perd dans la nuit des temps. Son symbolisme est obscur,équivoque, mais la légende d'Hiram permet de renverses le sens de la Bible : Caïn odieusement calomnié, victime de la jalousie d'Abel ancêtre de tous les frands inventeurs de l'histoire, père de la "Civilisation, du Progrès et des Lumières".

La tolérance est la grande vertu du frère initié : On a même supprimé le G.·.A.·.D.·.L'U.·. pour ne pas blesser la conscience de ceux qui ne croient pas à l'existence de Dieu. "Parmi toutes les opinions qui se heurtent, le frère peut défendre les unes, mais doit accepter le voisinage des autres et les respecter.

Cette tolérance est prêchée avec fanatisme ; les frères modérés sont dénoncés pour leur mollesse devant l'Intolérance, pour leur manque d'ardeur à prêcher la Tolérance. Ainsi les hommes les plus doux vont petit à petit devenir fanatiques ; cette idée de Tolérance doit être une arme sans cesse tournée contre l'Eglise intolérante. On respecte le chrétien "sincère", le chrétien "éclairé", on fustige le chrétien fermé sur son dogme, incapable d'ouvrir son esprit aux "lumières" de la nouvelle société, "l'intégriste" en somme. Donc l'ennemi à abattre. Et voici que le frère est prêt à passer à l'action. Son éducation révolutionnaire est quasiment achevée.

2) La F.·.M.·. est une Ecole de préparation à l'Action.

Après cinquante ans de cette éducation, il faut passer à l'action. En effet, au cours d'une première génération d'initiés, une sélection remarquable a pu être opérée. A la génération suivante, la plupart des initiés sont enfin assez préparés à la "Haine" de la civilisation chrétienne et de la Foi catholique pour que l'on puisse espérer une révolution avec quelque chance de succès et sans trop de remous, de ~~surgauts~~ et d'oppositions à l'intérieur de la Société maçonnique.

Vient le jour J. celui de la Révolution. Les hommes sont prêts. La F.·.M.·. a terminé son oeuvre éducative. Elle se met "en sommeil". Elle échappe ainsi aux conséquences de l'Echec, s'il y en a. Les frères constituent des Sociétés d'action révolutionnaire : les Jacobins, les Théophilanthropes, la Charbonnerie, la Ligue de l'Enseignement, l'Hétairie grecque, les Fenians irlandais, les "Jeune Turque". Restent des circulaires confidentielles, des "influences individuelles soigneusement couvertes" pour rappeler aux frères hésitants ce qu'on attend d'eux.

Au moment du passage à l'action révolutionnaire, une multitude de frères ouvre les yeux : les principes inculqués aboutissaient donc à cela, qu'on ne voulait pas. Ce sera la fuite des frères désabusés. Resteront seulement les violents, les ambitieux. La dernière épuration est achevée. La Révolution sera aux mains des "purs", les esprits complètement éclairés. Enfin, "l'Infâme" va être abattue.

3) La F.·.M.·.est une "Contre-Eglise"camouflée.

Il existe dans les Hauts Grades, celui de Rose-Croix le 18°. L'initié qui a enfin passé ce grade est nécessairement prisonnier de sa haine contre l'Eglise catholique.

Comment provoquer cette haine antireligieuse ? Faire pratiquer à l'initié des gestes, prononcer des paroles devant témoins qui puissent révolter tout homme honnête et de bonne foi. A ce moment, l'initié est prisonnier de ce qu'il vient d'accomplir ; il est "tenu" par les autres initiés, témoins définitifs de la profanation. Le rit d'initiation au Grade de Rose-Croix est une haineuse profanation de la Sainte Messe. Il comprend un signe d'ordre dit du "Bon Pasteur", un mot de passe "Emmanuel" auquel on répond "Pax Vobis". Puis, se déroule la "Cène" rosicrucienne : pain et vin sur la table.

Le Maître des Cérémonies déclare : "que ce pain nous maintienne en force et en santé" puis "que ce vin, symbole de l'Intelligence élève notre esprit". Puis " Prenez et mangez, donnez à manger à celui qui a faim". "Prenez et buvez, donnez à boire à celui qui a soif". Enfin : "Tout est consommé. Retirons-nous en paix..."

Le texte maçonnique dit :

"Le Chevalier Rose-Croix est un apôtre. Son apostelat lui commande de placer l'Amour de l'Humanité, poussé à l'extrême sacrifice, en frontispice de l'Oeuvre qu'il poursuit... Un historique même abrégé de la Croix dont l'origine se perd dans la nuit des temps... Le point crucial ainsi déterminé (par la Croix) est l'axe de la Roue Universelle des Choses, engendrée par la Révolution de la Croix auteur du point d'intersection de ses branches, image de l'Evolution du Grand Tout... Lieu de rencontre des voleurs extrêmes ou opposées, ce point crucial est aussi le Médiateur et il est assez curieux de remarquer que le nom égyptien de ce Médiateur est "Kryst" qui signifie "Le Possesseur du Secret...etc...".

Après une pareille initiation et une telle profanation de la Sainte Messe, on peut se représenter l'état d'esprit d'un évêque F.·.M.·. célébrant l'office religieux. Ce pourrait être par exemple le F.·. Talleyrand, pour ne pas citer quelques évêques ou cardinaux plus récents...

Enfin, pour terminer cette présentation succinte de la F.·.M.·. nous jugeons très utile de publier un document ancien, qui a échappé à l'attention des éditeurs de la "Diffusion de la Pensée Française" lorsqu'ils ont réédité les "Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme" de l'Abbé BARRUEL.

E.C.

LE BRULANT PROBLEME DE LA

LE BRULANT PROBLEME DE LA TRADITION

QUELLE TRADITION LES CATHOLIQUES "TRADITIONALISTES" DEFENDENT-ILS ?

Le mot de TRADITION est employé, par les uns et par les autres, dans des dens différents, de sorte qu'il est devenu tout-à-fait polyvalent, désignant indifféremment le pour et le contre, le meilleur et le pire. Le public contemporain ne semble par avoir pris conscience de cette imprécision de vocabulaire qui contribue à entretenir la confusion des idées sur un chapitre particulièrement important.

Les catholiques restés fidèles, ceux que précisément on appelle traditionalistes, sont gravement desservis par l'obscurité d'un terme si capital dans l'exposé de la saine doctrine, car elle enlève de la clarté à certaines définitions de base, par exemple à celle-ci : "L'Eglise est gardienne de l'Ecriture et de la Tradition qui sont les deux sources principales de la Révélation". Il est certain que si l'on donne une définition confuse de la Tradition, on fait de l'Eglise la gardienne d'une Révélation elle-même confuse.

Nous sommes en mesure de prouver qu'une véritable campagne d'intoxication ett entreprise, à un très haut niveau par les ennemis de l'Eglise, pour aboutir finalement à accréditer une fausse tradition à la place de la vraie. Nous pensons qu'il serait dans l'intérêt des catholiques fidèles de préciser, une fois de plus, au milieu de la confusion qui s'épaissit, de quelle Tradition ils sont les héritiers et les défenseurs. C'est à ce travail de clarification que nous voudrions contribuer par la présente note.

Notre raisonnement sera évidemment modelé par la foi. En d'autres termes, nous adoptons "a priori" le point de vue dicté par la foi. Et nous constaterons "a posteriori" que notre réflexion a été guidée et que notre sujet en a été éclairé. Le croyant et le non-croyant observent le même payaage, mais le non-croyant le scrute péniblement comme à la lumière infra-rouge, tandis que le croyant le contemple éclairé par la pleine lumière du soleil. C'est par la foi que nous obtenons la compréhension, selon la formule de Saint Anselme : "Crede ut interliges : crois afin de comprendre". Notre procédé de raisonnement scandalisera les rationalistes qui ne veulent recevoir aucune vérité a priori, surtout pas celles qui viennent du ciel, et qui ne se fient qu'à leur expérience ; ils en arrivent ainsi à priver le monde de son gouvernement providentiel et à le soumettre à une série d'expériences indéfiniment poursuivies.

Après avoir éliminé le sens étymologique qui ne veut rien dire, nous rappellerons quel sens les théologiens donnent au mot TRADITION dans l'Ancien, puis dans le Nouveau Testament. Nous verrons, chemin faisant, qu'il s'est créé une pseudo-tradition, aussi ancienne que la vraie, mais dont le contenu est composite; c'est celle-là qui redevient aujourd'hui envahissante.

LA TRADITION AU SEND ETYMOLOGIQUE

Faisonso une première constatation. Le sens dans lequel le mot de tradition est couramment employé, par les littérateurs, comme par les journalistes, coïncide avec le sens étymologique. Ce mot est formé de "trans" = à travers et de "dare" = donner. Il signifie donc littéralement : "Ce qui est donné par transfert". Ainsi la seule idée qui est réellement incluse dans les radicaux constitutifs est celle de translation, de livraison, de transmission, de passation, de transport, de legs. Le sens étymologique ne fait aucune allusion à la nature de ce qui est transmis. En somme, il désigne un véhicule dont il ignore le chargement. Il se contente de définir un certain mode d'acquisition des connaissances sans dire en quoi elles consistent. Il indique seulement comment on les reçoit.

Et quel est ce mode de réception ? C'est l'héritage. La tradition, au sens étymologique, c'est le "legs du passé". C'est l'ensemble du patrimoine intellectuel qui provient des générations antérieures et qui aboutit à la génération du moment. Dans ce legs du passé on va évidemment retrouver tout ce que l'homme est apte à léguer, c'est-à-dire tout ce qu'il a en lui : le bon et le mauvais, le vrai et le faux, l'histoire et la légende. La tradition, dans le sens littéral que nous examinons maintenant, n'opère aucun choix dans cet héritage forcément global et disparate. Elle ne va pas faire obstacle au mauvais, au faux et à la légende pour ne laisser passer que le bon, le vrai et l'histoire. Elle va tout transmettre sans distinction.

Or, c'est précisément avec cette même absence de discrimination que le mot est employé au sens courant. On utilisera le mot de tradition (que ce soit au singulier ou au pluriel) toutes les fois que l'on voudra désigner un des éléments de ce legs universel de l'humanité passée : on parlera des traditions vestimentaires de la Bretagne, des traditions culinaires du Périgord, des traditions militaires de Saint-Cyr, des traditions païennes de l'Afrique noire, des traditions maritimes des Scandinaves, des traditions religieuses de l'Inde. On dira que, pour vivre avec sagesse, il faut rester fidèle à la tradition, c'est-à-dire à la "leçon du passé", à la coutume, aux habitudes ancestrales. Tout ce qui a un précédent dans le passé peut être dit traditionnel.

C'est donc au sens étymologique que le mot est couramment employé pour désigner les connaissances héritées, anciennes, celles qui se distinguent des innovations, des découvertes, des inventions du jour et, à la limite, s'y opposent.

Or, il se trouve qu'un très grand nombre d'esprits, cultivés ou non, nourrissent instinctivement une opinion favorable à l'égard des vestiges du passé où se condense toute l'expérience accumulée dans les temps anciens. C'est une opinion dont même les plus rationalistes ne peuvent pas se défendre. Il y a toujours un recoin de la pensée où ils tiennent en réserve la bouée de sauvetage traditionnelle.

Quand donc on désignera un concept quelconque, ou tout un système, comme issu de la tradition, on déclenchera un préjugé favorable chez tous ceux qui craignent les innovations, les nouveautés, les inventions, les aventures et qui vénèrent vaguement mais incoerciblement la sagesse antique. De sorte que la tradition, au sens courant du terme, va présenter une double particularité : un contenu notionnel absolument quelconque et indifférent, aussi riche de mauvais que de bon -mais en même temps une présomption favorable d'expérience accumulée, de pondération, de sagesse, de prudence.

Le professeur de littérature dira, par exemple : "Le romantisme rompit avec la tradition classique". Puis, quelques pages plus bas, il ajoutera : "Le drame d'Hernani (éminemment romantique pourtant) appartient, "de tradition", au répertoire de la Comédie Française". - Le classicisme et le romantisme seront ainsi englobés tous les deux dans la tradition après avoir été déclarés adversaires.- Un autre conférencier, après avoir parlé de la tradition royaliste des Vendéens, nous rappellera, quelques instants plus tard , la tradition révolutionnaire de la banlieue parisienne, employant le même terme pour désigner des orientations opposées mais qui ont en commun d'avoir été héritées. Et il faut reconnaître qu'il aura quelques raisons pour s'exprimer ainsi, car, dès lors qu'elle est transmise par les générations précédentes, la révolution devient, en effet, traditionnelle au sens étymologique. Et, en devenant traditionnelle, elle revêt une présomption favorable, elle s'assagit, elle cesse d'être une innovation et une aventure pour devenir un legs et une leçon du passé.

On comprend que tant d'écrivains, de toutes les orientations, invoquent, en faveur de leur système, l'aapartenance à la tradition au sens large, dont précisément le contenu notionnel n'est pne gêne pour personne puisqu'il est absolument quelconque et indifférent. Dans le sens courant, le bien et le mal sont aussi traditionnels l'un que l'autre. Mais ils sont, l'un et l'autre, auréolés d'ancienneté par ce mot vague de tradition.

REVELATION, ECRITURE ET TRADITION

Dans la terminologie ecclésiastique, le mot TRADITION ne s'applique plus à tout l'héritage du passé sans distinction de contenu. Il est réservé exclusivement à la partie de la Révélation divine qui n'a pas été consignée par écrit et qui s'est transmise oralement. - Toute Révélation, en effet, peut laisser deux sortes de traces : une trace écrite qui vient s'ajouter à celles qui ont déjà été consignées et qui formeront avec elle l'ECRITURE SAINTE - mais également une trace orale qui s'ajoute à la TRADITION, car on recherchera et on recueillera évidemment les moindres vestiges des précieuses paroles divines.

La Révélation divine s'est manifestée en trois grandes phases. Il y eut d'abord une Révélation primordiale qui fut reçue par les Patriarches mais qui n'engendra aucune Ecriture, puis une seconde Révélation qui donna naissance à l'Ancien Testament et, enfin, une troisième, celle du Messie, qui engendra le Nouveau Testament avec lequel la Révélation Publique est close. Chaque phase a vu apparaître une forme particulière de Tradition qui a véhiculé la partie non écrite de la Révélation et que l'Eglise, sous sa forme du moment, s'est attachée à conserver. - En effet, tous les historiens de la Religion sont d'accord pour affirmer que l'Eglise, bien que sous des formes différentes, remonte aux toutes premières origines de l'humanité, donc au temps des toutes premières Révélations.

Puisque nous voulons définir la Tradition, nous devons en saisir la chaîne dès le début et nous demander dans quelles conditions elle a pu ou non parvenir jusqu'à nous.

LA TRADITION PRIMORDIALE ET SA POLLUTION

Les Révélations qui furent reçues par nos Premiers Parents et par les Patriarches qui leur ont succédé n'ont pas été recueillies par écrit. C'est en vain que l'on chercherait un livre archaïque qui nous en livrerait le contenu. Elles ne sont consignées dans aucun texte officiellement codifié par une autorité spirituelle. Elles se sont transmises oralement et l'on peut à bon droit parler d'une TRADITION PRIMORDIALE.

Seulement il faut ajouter tout de suite que cette Tradition ne resta pas longtemps homogène et unique. Rlle fut, dès l'origine, le siège d'une division. La première mainfestation de cette division nous est relatée dans le Livre de la Genèse, c'est la séparation des deux cultes : le culte d' Abel qui est un sacrifice expiatoire, accepté par Dieu comme constituant la Vraie Religion surnaturelle - et le culte de Caïn qui n'est qu'une offrande de louange et dans lequel s'exerce seulement la religiosité naturelle.

Chacun de ces cultes va donner naissance à une tradition dont l'ancienneté sera égale à celle de sa voisine, mais dont le contenu et l'esprit seront différents. Si l'on ne juge que sur l'ancienneté et si l'on néglige le contenu et l'esprit, on ne peut donner la prééminence à aucune des deux et l'on peut même les confondre en une seule et même tradition primordiale indifférenciée, creuset de toutes les religions, toutes d'égale dignité puisque dérivant toutes d'une saule et même souche. - Il est évident qu'une telle confusion n'est pas admissible car tout milite pour prouver la persistance de deux courants traditionnels, l'un fidèle à la Révélation surnaturelle, l'autre docile à l'inspiration de la nature en incluant dans la nature les démons qui, pour être des esprits, n'en sont pas moins des forces naturelles.

Il est toujours difficile de distinguer la tradition, qui est le contenant, d'avec la religion, qui est le contenu. On peut, en bien des cas, employer les deux mots l'un pour l'autre, surtout quand il s'agit de ces temps anciens.

Nous venons de constater l'existence, dès l'origine, de deux religions. Nous sommes sûrs de ne pas les défigurer et les dénaturer en les appelant, pour simplifier : l'une , la Religion surnaturelle, qui reconnaît la nécessité d'un médiateur et qui l'attend - l'autre, la religion naturelle pour qui l'homme peut parvenir à Dieu par ses propres forces. La distinction, la séparation et la rivalité de ces deux religions ne sont pas allées sans quelques interférences, on s'en doute. Mais ce qui est certain, c'est que leur histoire comparée est celle de leur séparation progressive et de leur hostilité et non pas celle de leur rapprochement et de leur syncrétisme.

Les deux religions, donc les deux traditions, ont réalisé la prophétie due Dieu avait faite au moment de l'éviction du paradis terrestre quand il avait parlé au serpent en ces termes : "Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité". (Gen. III-15). Le texte porte "semen" = semence, que l'on traduit en général par "postérité". Que sont ces postérités ? La postérité de la femme, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais ce sont aussi les membres de son Corps Mystique qui est l'Eglise. La postérité du serpent, c'est l'Antéchrist, mais aussi les membres de son corps mystique qui est "la Bête".

L'histoire mondiale est celle du combat de ces deux postérités, donc de ces deux coprs mystiques. Le combat est fluctuant comme tous les combats, c'est-à-dire qu'il comporte, pour chaque camp, des alternances d'offensive et de défensive, l'avance de l'un des camps correspondant avec le recul de l'autre. La longue période qui s'écoule depuis les origines jusqu'à l'Avènement du Messie est marquée par la croissance irrésistible de cette tradition composite, de cette religion naturelle qui entend atteindre Dieu avec les seules forces de la nature et qui n'est pas autre chose que la "postérité du serpent". - Croissance irrésistible qui entraîne évidemment le repliement sur elle-même de la Tradition primordiale qui perpétue la Vraie Religion.

Consacrons à chacune de ces deux traditions un paragraphe qui les observera jusqu'à l'époque de Moïse, c'est-à-dire jusqu'à la promulgation de la Loi Ecrite.

LA TRADITION PATRIARCALE

Le courant traditionnel fidèle est celui des grands patriarches. La Bible en cite dix d'Adam à Noé : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, Mathusalem et Lamech, le père de Noé. Ces patriarches transmettent la Révélation Primordiale qu'ils ont reçue d'Adam et ils l'enrichissent de révélations subséquentes à eux faites d'âge en âge.

Mais cette transmission fidèle - il est important de le noter - est l'oeuvre d'une lignée peu nombreuse et elle s'opère pendant que la grande majorité des hommes est entraînée par l'autre courant, traditionnel et antique, lui aussi, mais dévié. Courant qui avait débuté avec le naturalisme de Caïn. Cette déviation de la connaissance religiouse entraîne l'inconduite générale,

laquelle est finalement sanctionnée par le châtiment du déluge. Néanmoins, à la sortie de l'arche, le patriarche Noé reprend le fil de la Révélation divine et il reconstitue la Religion primitive qu'une Tradition authentique retransmet ancore jusqu'à une autre période trouble, celle qui s'écoule de l'épisode de la Tour de Babel jusqu'à la vocation d'Abraham.

Une question importante va nous retenir un moment. Que devient la Tradition authentique pendant cette période trouble de la Tour de Babel où la tradition païenne est en proie à une effervescence extraordinaire ? Elle s'est repliée sur elle-même pour se tenir à l'abri de la contagion et elle a cheminé assez obscurément jusqu'à ce qu'elle parvienne au mystérieux personnage de Melchisédec, lequel, indubitablement, la transmet à Abraham. Et, avec Abraham, le processus de durcissement et de séparation va encore s'accentuer. Dieu va ménager à la Vraie Religion, et donc à la Tradition qui en est le véhicule, un endroit clos, un peuple séparé des autres, pour qu'elle se perpétue, avec toute la protection possible, en attendant que les temps marqués pour son épanouissement arrivent.

La Tradition se perpétue donc et toujours sous la même forme orale. Il est très important de faire remarquer que si nous connaissons aujourd'hui le contenu de la Révélation Primitive, ce n'est pas à la Tradition que nous le devons, mais à l'ECRITURE.

Car voici ce qui s'est produit. Lorsque la détérioration de cette religion primitive, détérioration opérée par le paganisme envahissant, fut devenue irréversible, Dieu a procédé à une Révélation nouvelle qui fut en grande partie consacrée à rappeler la première et que, cette fois, il fit consigner par écrit. Ce sont les Livres de l'Ancien Testament, et surtout celui de la Genèse, bien entendu, qui vont désormais rappeler une Tradition jamais écrite jusqu'alors. Cette fois donc, la nouvelle Révélation, qui est l'ancienne reconstituée et complétée, n'est plus transmise oralement mais devient l'Ecriture sainte. Elle va être conservée par la Synagogue des Juifs à laquelle Dieu inspire, à cet effet, un goût très vif pour l'exactitude littérale.

Il est temps de nous demander quel était le contenu de cette Tradition primitive. C'est donc l'Ecriture qui va nous le livrer puisque la Tradition patriarcale ne nous est pas parvenue. Les premiers hommes avaient reçu de Dieu des connaissances, des préceptes, un culte et une prophétie. -La connaissance fondamentaleest celle d'un Dieu personnel et créateur, ce qui exclut toute entité métaphysique dont l'univers visible ne serait que l'émanation plus ou moins directe. La connaissance concernant l'univers est celle de l'"oeuvre des six jours" qui révèle à la fois le plan de construction du monde et son plan de gouvernement. -Les préceptes de conduite étaient inscrits directement et tacitement au coeur de l'homme. -Le culte est celui du sacrifice expiatoire devenu nécessaire depuis la chute. - La prophétie est celle de la "postérité de la femme qui écrasera la tête du serpent", prophétie qui fut certainement la pièce maîtresse du legs spirituel que se transmirent les patriarches.

Mais la tradition contenait aussi des données historiques, c'est-à-dire le souvenir des grands événements qii déterminèrent le statut de l'homme par rapport à Dieu. Les principaux sont le paradis terrestre, la chute et le déluge. On y ajoute souvent _ -

quelques notions relatives à la supputation des temps comme la semaine de sept jours. Les archives de l'humanité n'avaient conservé de ces événements que des souvenirs légendaires et quasi indéchiffrables.

Tel est, en résumé, le contenu de la Tradition patriarcale. Mais il faut bien faire remarquer que ce n'est pas grâce à la Tradition que nous le connaissons, mais grâce à l'Ecriture, laquelle ne nous révèle pas tous les épisodes de l'histoire primitive mais seulement ceux qui ont une importance pour notre salut.

Voilà donc Moïse consignant par écrit cette Révélation nouvelle qui consiste en partie à rappeler la première. - Mais alors on peut se demander s'il y a lieu de parler d'une Révélation nouvelle et si Moïse ne s'est pas plutôt contenté d'écrire ce qu'il tenait oralement de la chaîne traditionnelle dont Abraham, Isaac et Jacob avaient été les derniers maillons. N'a-t-il pas aussi puisé, comme on le dit souvent, dans les théogonies égyptiennes et chaldéennes pour faire, de tout cela, une compilation cohérente ?

Assurément non. Moïse n'a pas pu se contenter de mettre de l'ordre dans les matériaux dont il pouvait humainement disposer. Il y a bien eu révélation véritable à une époque précisément où la révélation primordiale, déjà méconnaissable dans le courant traditionnel infidèle du paganimme luxuriant, était aussi sur le point de s'effacer définitivement dans le courant fidèle. On peut tenir pour assuré que la Tradition patriarcale n'est pas connaissable sans le secours de l'Ecriture. - Bien sûr, elle n'avait pas disparu complètement puisqu'on la voit reparaître en la personne des Rois Mages, Gaspar, Melchior et Balthazar, qui en avaient au moins recueilli l'essentiel, à savoir la prophétie d'un Sauveur. Mais elle restait à l'état de vestiges isolés sans influence sur l'évolution envahissante du paganisme.

LA TRADITION POLLUEE

Parallèlement au courant traditionnel fidèle qui est celui des patriarches, circule un autre courant, traditionnel lui aussi et qui peut prétendre à la même ancienneté que lui. Il provient lui aussi, du dédoublement initial de la religion, à savoir du jugement porté par Dieu sur les sacrifices respectifs d'Abel et de Caïn. Le courant pollué dérive du sacrifice de Caïn et il charrie, quant à son contenu, toutes les notions composites que peut engendrer la religiosité naturelle de l'homme.

Le contenu de cette tradition déviée ne nous est pas connu dans le détail. Mais deux épisodes vont nous permettre d'en saisir la teneur d'ensemble. Le premier est le déluge, le second, la Tour de Babel.

Le texte biblique fournit, de l'état général de l'humanité avant le déluge, une description qui dit peu mais qui contient beaucoup : Dieu vit que la malice des hommes était grande

sur la terre et que toute la pensée de leur coeur était à chaque instant dirigée vers le mal." (Gen. VI-5) Et plus loin encore ceci : "La terre se corrompit devant Dieu et se remplit d'iniquité. Dieu regarda la terre et voici qu'elle était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre." (Gen. VI-11-12)

Corrupyion, malice, iniquité : ces mots désignent, bien sûr, l'inconduite des moeurs, mais également la source d'où découle cette inconduite, c'est-à-dire la perversion des conceptions religieuses : "Toute chair avait corrompu ses voies". Et quelles étaient ces formes religieuses perverties ? Aucun document ne nous le révèle en détail mais il est certain que ces déviatios devaient affecter à la fois les connaissances, les préceptes, le culte et la prophétie qui formaient la trame de la Religion primitive. Elles ne devaient pas différer beaucoup du paganisme qui refleurira après le déluge et que nous connaissons bien.

Le second épisode va nous permettre de préciser quelles furent les conceptions de la religion et de la tradition déviées. Que trouvons-nous dans le "Grand Dessein" des bâtisseurs de Babel ? Deux notions importantes : l'une concernant Dieu, l'autre concernant l'homme.

On trouve dans leur dessein le désir religieux d'honorer Dieu, de parvenir à Dieu. Mais ce n'est pas par des moyens humains : "Faisons-nous une tour dont le sommet atteigne le ciel." (Gen. XI-4) Cette religion-là est établie par l'homme et elle ne découle pas des connaissances, des préceptes, du culte et de la prophétie révélée par Dieu. Elle a Dieu pour but, mais elle n'a pas Dieu pour base. Elle correspond, au contraire, exactement à ce reproche de l'Ecriture : "Le culte que me rend ce peuple est un précepte appris des hommes". (Isaïe XXIX-13).

On y trouve également, si curieux que cela paraisse pour une époque si éloignée de nous, un incontestable humanitarisme, fruit de la raison humaine : "Celebramus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras - célébrons notre nom avant de nous disperser à la surface de la terre." (Gen. XI-4). Que signigie : "Célébrons notre nom" ? Veulent-ils ériger, à la gloire de l'humanité, un monument voisin de la tour élevée à la gloire de Dieu . Beaucoup d'exégètes le pensent.

On sait aussi qu'à cette époque se produisait une efflorescence prodigieuse du polythéisme et du panthéisme (surtout dans sa formeémanatiste) lesquels font si bien l'affaire des démons que l'on ne peut pas s'empêcher de penser qu'ils sont pour quelque chose dans leur naissance et leur diffusion. Il est évident que la religion de Babel en était imprégnée.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Dien n'a pas voulu de l'unîté et de la religion de Babel. Il y a deux grandes raisons.

D'abord, cette unité et cette religion sont, en dernière analyse, celles de son adversaire. Dans le creuset de Babel, la Tradition primitive était en cours d'étcuffement sous l'exubérance de la végétation païenne, laquelle au contraire, avec ses composantes humanitaires, panthéistes et polythéistes, constituait ce que l'on appelle un pandemonium.

En second lieu et surtout, Dieu avait un tout autre plan dont il avait d'ailleurs prophétisé l'essentiel au lendemain de la chute. Ce plan, c'est l'envoi sur terre du Verbe Incarné, mystérieusement désigné par l'expression : "La postérité de lafemme". Tout tourne autour de là. Toute religion, toute tradition, si antique soit-elle, qui prétend à autre chose et qui attend autre chose n'est pas la vraie.

Ces deux grandes raisons permettent de mieux comprendre la volonté de Dieu qui étonne au premier abord. Comment ! L'humanité était unie et religieuse et elle désirait le rester. Et voilà que Dieu lui-même disloque cette unité et cette religion. Mais justement il avait deux puissants motifs. Il ne fait aucun doute que la dispersion résulte d'une volonté expresse de Dieu. Le texte biblique mérite d'être relu et retenu : "Le Seigneur descendit pour voir la cité et la tour que les fils d'Adam édifiaient ; et il dit : "Voici un peuple uni et une seule langue pour tous ; ils ont commancé à faire cela et ils n'abandonneront pas leur projet qu'ils ne l'aient réalisé complètement. Venez donc, descendons et confondons ici-même leur langue, afin que chacun n'entende plus la langue de son voisin." Ainsi le Seigneur les dispersa de ce lieu sur l'ensemble des terres et ils cessèrent d'édifier la ville. Et on appela cet endroit Babel parce que là fut confondue la langue de toute la terre ; et de là le Seigneur les dispersa dans toutes les régions." (Gen.XI-5-9)

La religion de Babel est l'aboutissement ee la tradition déviée et sa dernière manifestation globale. Car, après la dispersion, des traditions particulières s'élaboreront, les unes en Orient, les autres en Occident. Mais ce qui est commun à ces traditions particulières a bien des chances de provenir de la religion de Babel.

Les penseurs modernes qui nous renvoient à la tradition primitive commune à toutes les religions, ne nous renvoient à rien d'autre qu'à l'antique pandemonium dans l'état où il se trouvait quand Dieu le dispersa.

LA TRADITION DE LA SYNAGOGUE

Nous avons quitté Moïse au moment où il fixait par écrit, sous la dictée de Dieu, la Tradition patriarcale. Il ouvre une période de révélations progressives qui devait durer jusq'aux approches de l'Avènement du Messie, et dont la codification fut réalisée avec une remarquable précision, par le clergé de la Synagogue.

Une question se pose à nous qui cherchons à identifier toutes les formes de la Tradition. Toutes les révélations qui se sont produites pendant le durée de l'Ancienne Alliance n'ont-elles pas donné naissance, en plus des livres dûment codifiés, à une tradition orale qui en serait comme le trop-plein, une tradition qui en rassemblerait les reliquats ? Existe-t-il une tradition juive qui aurait, par rapport aux livres de l'Ancien Testament, la même position relative que la Tradition apostolique par rapport aux livres du Nouveau Testament ?

Il en est ainsi, en effet, mais dans une certaine mesure seulement. L'Ecriture a donné naissance, dans la Synagogue comme plus tard dans l'Eglise, à des commentaires dont les auteurs ont forcément recherché tous les vestiges de révélation qui avaient pu échapper à la codification écrite et, en général, tout ce qui pouvait servir à l'intelligence du texte sacré. On devrait donc, dans cesnombreux recueils de commentaires (évitons les mots savants) trouver matière à l'établissement d'une tradition juive.

Malheureusement, ces commentaires sont extrêmement hétéroclites, On y trouve, en effet, quelques vestiges de révélation. On note, par exemple, l'existence, dans certains recueils, d'arrêts de justice qui ont très vraisemblablement été rendus par Moïse lui-même. Mais il s'y est agglutiné, en beaucoup plus grand nombre encore, une moisson de légendes et de développements où l'on trouve plus de théosophie païenne que de monothéisme biblique. Donnons comme exemple les dix séphirots dont il est impossible de savoir s'ils représentent des perfections divines ou des esprits émanés de Dieu et co-créateurs avec lui, auquel cas le principe de la Création ex-nihilo disparaît.

De telle sorte qu'il existe bien, matériellement, une Kabbale, c'est-à-dire une tradition juive, mais elle ne s'aligne vraiment ni avec la Tradition primordiale, ni avec la Tradition apostolique. Elle est surtout dans la ligne de la tradition païenne dant elle reproduit la complexité et l'exubérance. En sorte qu'il devient vraiment très difficile d'aller y glaner.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi la Synagogue, que l'on voit di attentive à codifier les textes révélés avec une exactitude irréprochable, a-t-elle été si maladroite et si impuissante dans l'élaboration d'une tradition qui soit homogène avec cette Ecriture ?

Il y a,là cela, deux raisons qui sont liées mais que l'on peut tout de même distinguer. - D'abord, l'intelligence de l'Ancien Testament, dont la Synagogue enregistrait la lettre avec tant de soin, n'est donnée que par le Nouveau. Le Nouveau Testament régit l'Ancien, bien qu'il arrive chronologiquement après lui ; il en réalise les prophéties et donc il en éclaire presque tous les passages. Avant la rédaction du Nouveau Testament, il n'était pas possible de comprendre pleinement l'Ancien.

De plus, la Synagogue n'a pas bénéficié de l'Assistance du Saint-Esprit. On l'oublie trop souvent. Elle n'était pas placée sous le même régime que l'Eglise des Gentils. L'Eglise vit sous le régime de la Nouvelle Alliance, qui est éternelle et spirituelle, et qui doit aboutir à la formation du Corps Mystique de N.-S.-J.-C., c'est-à-dire la Jérusalem céleste ; elle est assistée par le Saint-Esprit dont le rôle est de faire comprendre ce que Notre-Seigneur a dit : " Il vous enseignera ce que je vous ai appris." La Synagogue n'avait pas cette assistance. L'Ancienne Alliance était charnelle puisqu'elle avait pour but la formation du Corps Physique de Notre-Seigneur dans une race élue à cet effet. Le Saint-Esprit n'avait pas encore été envoyé par Jésus monté au ciel.

Ces deux raisons expliquent l'inhabilité de la Synagogue à comprendre sa propre Ecriture, à en fournir un commantaire éclairé et à édifier une tradition qui puisse pleinement combler le vide entre la Tradition patriarcale et la Tradition apostolique.

Le Divin Maître a porté, sur la "tradition des anciens" un jugement sévère : "Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu au nom de votre Tradition ?" (Math. XV-3). Jugement que Saint Paul réitère et complète en ces termes : "Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des enseignements trompeurs, selon une tradition toute humaine et selon les rudiments du monde et non pas selon le Christ." (colossiens II-8).

Nous serons amenés à reprendre cette question de la Kabbale quand nous étudierons la formation de la Tradition apostolique. Concluons provisoirement en disant que la tradition de la Synagogue contient certainement quelques pierres précieuses qu'il serait très intéressant de découvrir, mais qui sont noyées dans des scories souvent coupantes.

LA CODIFICATION DE LA REVELATION MESSIANIQUE

Tout le monde sait que Notre-Seigneur n'a rien écrit. Son enseignement était oral et c'est oralement qu'il s'est transmis pendant toute une première période. Puis il vint un temps où certains, parmi les Apôtres et les Disciples, constatèrent la nécessité de laisser des écrits : scripta manent. - Ces écrits, pour la rédaction desquels ils reçurent de Dieu un charisme particulier qui leur valut le titre d'"écrivains sacrés", formèrent le Nouveau Testament. Les livres dignes de faire partie du Nouveau Testament ont été limitativement choisis par le Magistère de l'Eglise primitive ; on les appelle les livres canoniques ; ils se terminent par le Livre de l'Apocalypse de Saint Jean avec lequel la Révélation publique est close.

Ce travail de composition n'a été possible que grâce à l'assistance du Saint-Esprit. Car il a fallu choisir parmi des documents de valeur très inégale, ceux que l'on pouvait garantir comme étant "sans mélange d'erreur". Un tel choix ne pouvait être fait et une telle garantie ne pouvait être donnée que par des instances ecclésiastiques assistées du Saint-Esprit.

Pourrcertains de ces textes, le Magistère a longtemps hésité. Le cas le plus illustre de ces hésitations est celui du "Pastor" d'Hermas. Hermas est l'un des premiers Pères Apostoliques. On donne le nom de Pères Apostoliques à ceux des Pères de l'Eglise qui ont personnellement connu les Apôtres. Hermas composa un dialogue doctrinal et moral appelé le "Pastor" qui fut longtemps regardé comme inspiré et donc comme appartenant au canon des Ecritures. Il fallut attendre le Pape Gélase pour que la décision fût prise de l'en écarter définitivement. Le Pape donnait comme motif, non pas que ce texte était entièrement mauvais, certes pas, mais seulement qu'il n'était pas tout-à-fait exempt d'erreur.

Quel sort devait-on faire aux livres de la Synagogue ? Notre-Seigneur avait enseigné qu'il était venu pour réaliser les prophéties ainsi qur pour accomplir la Loi et la parfaire. Il convenait donc d'étendre la canonicité, avec toutes ses garanties, à la Loi et aux Prophètes, c'est-à-dire aux livres de l'Ancien Testament.

La garantie d'inspiration donnée par l'Eglise entraîne une série de conséquences. - L'Ecriture Sainte devient la source principale où nous pouvons trouver la Révélation divine puisqu'aucun autre document n'est revêtu de la même garantie. - On peut dès lors se livrer, sur ces textes, à une exégèse extrêmement poussée puisque l'on est certain que pas un mot n'y a été placé au hasard. Ils deviennent ainsi un sujet de méditation inépuisable.

L'ENSEIGNEMENT ORAL DES APOTRES

Les écrivains sacrés, c'est-à-dire les auteurs des livres canoniques n'ont ni consigné par écrit toutes les paroles de Notre-Seigneur, ni relaté toutes ses actions. Ils le disent d'ailleurs eux-mêmes. Citons, entre autres preuves, ce passage de Saint Jean : "J'aurais beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas le faire avec l'encre et la plume ; j'espère te voir bientôt et nous nous entretiendrons de vive voix." (Jean III-13-14).

Il ne fait aucun doute que les Livres canoniques ne contiennent pas, dans son entier, l'enseignement des Apôtres. D'abord, certains Apôtres n'ont eux-mêmes rien écrit et se sont contentés de prêcher. Leur prédication a été recueillie par des auteurs divers qui n'ont pas la qualité d'écrivains sacrés. Et ceux des Apôtres qui ont écrit ont aussi prêché ; donc nous possédons, venant d'eux, des "lettres" qui font maintenant partie de l'Ecriture Sainte, et aussi des prédications "de vive voix" qu'ils ont abandonnées à la tradition orale. - On retrouve nettement, dans St Paul, la mention de ces deux sources : "de vive voix" et "par lettre" : "Frères, tenez bon. Conservez les traditions que nous vous avons apprises de vive voix et par lettres." (II Thess. II-15).

Dans les livres canoniques, donc, les écrivains sacrés n'ont pas dit tout ce qu'ils savaient. Ils ont aussi dispensé un enseignement oral dont il est bien évident que l'Eglise va rechercher diligemment les traces.

LA CREATION DE LA TRADITION APOSTOLIQUE

Des auteurs de qualité et de fonctions très diverses ont écrit sur ces mêmes événements qui font déjà l'objet des Livres Saints. Et ils l'ont fait dans l'une des deux intentions suivantes :

- soit pour relater, sous une autre forme, ce que les écrivains sacrés avaient déjà écrit ;

- soit pour consigner eux-mêmes par écrit ce que les Apôtres avaient enseigné de "vive voix."

C'est le moment de faire remarquer que ces données ne sont dites traditionnelles que parce qu'elles sont restées orales du vivant des Apôtres. Mais, après un certain délai, elles ont été écrites elles aussi. Et elles ont pris place dans des textes dont nous allons examiner la diversité.

Il s'est créé toute une réserve de documents qui, pour n'avoir pas bénéficié de l'inspiration majeure du Saint-Esprit, n'en ont pas moins été composés avec beaucoup de compétence, d'attention et de piété, par les auditeurs des Apôtres et par ceux des Disciples. Ils ont donc été pris, dès le début, en très haute considération par le Magistère, puisqu'ils formaient la partie de l'enseignement de Notre-Seigneur que l'on ne trouvait pas dans l'Ecriture.

Cette réserve documentaire ne constitue pas, par elle-même et prise en bloc, la Tradition. Mais c'est en elle que le Magistère ira puiser, quand il en aura besoin, les traces de cette Révélation messianique dont il a la garde, dont il ne veut rien laisser échapper, mais dont il trouve, en fait, les éléments dispersés. Ce sont ces traces qui, rassemblées, portent le nom de Tradition Apostolique.

La reconnaissance de la Tradition comme deuxième source de la Révélation (la première étant l'Ecriture) est une caractéristique de l'Eglise catholique. Les écoles protestantes sont partagées sur ce chapitre ; les unes admettent une certaine tradition mais la limitent à quelques textes ; la majorité est hostile à la notion même de tradition, à laquelle elle oppose l'adage "Sola Scriptura". Aussi est-il bon de donner quelques preuves de l'ancienneté de cette reconnaissance de la Tradition Apostolique.

Saint Augustin : "Il y a beaucoup de choses auxquelles l'Eglise est fermement attachée et que l'on est autorisé, par conséquent, à regarder comme ordonnées par les Apôtres, bien qu'elles ne nous aient pas été transmises par écrit." (De Bapt. V-23-31).

Saint Basile : " Je considère comme apostolique de s'attacher fermement même aux traditions qui ne sont pas contenues dans l'Ecriture." (XVII-66 - Mig.32-188).

Saint Epiphane : "La Tradition, elle aussi, est nécessaire, car on ne peut pas tout prendre dans l'Ecriture ; c'est pourquoi les Saints Apôtres nous ont laissé une partie de leur enseignement dans les Ecritures, le reste au moyen des traditions." (Haer. LXI - 6 - Mig. 41-1057)

Les siècles, en se succédant, n'ont pas changé la doctrine. Elle était encore la même au Concile de Trente : "L'Eglise reçoit avec le même respect et la même piété les Livres Saints et les traditions sur la foi et les moeurs qui nous viennent de Jésus-Christ par les Apôtres ou que les Apôtres nous ont laissées par l'inspiration de l'Esprit-Saint."

Ainsi donc, pour constituer le canon des Ecritures, le Magistère de la primitive Eglise n'a accepté que des textes où tout était absolument irréprochable, c'est-à-dire où tout portait la marque évidente de l'inspiration divine. Cette rigueur nécessaire a laissé échapper des documents moins soigneusement composés où d'authentiques fragments de la Révélation Messianique voisinaient avec des passages d'interprétation humaine. Ces documents, n'étant pas "sans mélange d'erreur", n'ont pas pu recevoir la même garantie. Ils formèrent la réserve où l'Eglise va puiser la Tradition.

UN ABONDANT INVENTAIRE

Il est temps de nous demander de quels éléments se compose la vaste réserve documentaire dans laquelle la Tradition apostolique est répartie. Notons que l'Eglise n'a jamais publié officiellement l'inventaire limitatif de ces documents. C'est ici l'usage qui fait loi.

La première place, dans les sources de la Tradition, revient évidemment aux "Pères Apostoliques", puisqu'ils ont fréquenté les Apôtres. S'il est des personnages qui ont pu recueillir leur prédication, ce sont bien ceux-là. Citons comme exemple, pour fixer les idées, St Polycarpe, qui a connu St Jean l'Evangéliste et qui a ensuite fondé l'Eglise de Lyon. Les "Pères Apostoliques" ont été les témoins des Témoins de Jésus-Christ. Ils ont donc, dans la transmission de la Tradition, une place particulière. Ils n'ont pas, à proprement parler, formulé la Révélation ; aussi ne sontils pas "écrivains sacrés" ; mais ils en ont tout de même recueilli des fragments sous une forme non canonique.

Les "Pères" qui leur ont succédé figurent aussi parmi ces sources. Ce titre de "Père de l'Eglise" n'est pas conféré officiellement. C'est une dénomination fondée sur l'usage. Le titre de "Docteur", au contraire, est conféré officiellement, à la suite d'une procédure très stricte. Certains personnages de l'antiquité chrétienne sont à la fois Pères et Docteurs de l'Eglise. Citons, prr exemple, les quatre grands Docteurs grecs : St Basile, St Athanase, St Jean Chrysostome et St Grégoire de Naziance. - et les quatre grands Docteurs latins : St Jérome, St Ambroise, St Augustin et St Grégoire le Grand. - Quand on recherche quelle est la tradition, sur un point donné, on interroge toujours ces grands personnages.

Une autre source de la Tradition réside dans les Symboles, ces résumés de la foi que l'on faisait apprendre par coeur aux catéchumènes au moment du Baptême. Citons les trois plus anciens : le "Symbole des Apôtres", dont on possède deux versions, le "textus antiquior" et le "textus receptus". - Le "Symbole de Nicée-Constantinople" confirmé au concile d'Ephèse et que l'on chante à la Messe latine. - Le "Symbole de St Athanase" qui commence par les mots : "Quiconque veut être sauvé" et qui a pénétré dans le Bréviaire latin.

Les Liturgies des Messes, des Heures et des Sacrements, et même celles des sacramentaux, constituent une des sources les plus sûres et les plus riches de la Tradition. Dom Guéranger disait que la liturgie est la Tradition à son plus haut degré de fidélité. Elle est partout construite sur le même modèle avec les mêmes pièces essentielles. L'apostolicité des plus anciennes liturgies ne fait absolument aucun doute. Elles furent pendant un certain temps, transmises oralement et même secrètement, par prudence et par respect, pour ne pas mettre les "Saints Mystères" sur la place publique : c'est ce que l'on appelait "la discipline de l'Arcane."

Autre source de la Tradition, on s'en doute, ce sont les comptes-rendus, ou plutôt les "considérants" des premiers Conciles oecuméniques :

- Le Concile de Nicée, en 325, affirme la divinité de Jésus-Christ contre Arius qui la nie.

- Le Concile de Constantinople, en 381, affirme la divinité du Saint-Esprit contre Macedonios qui la nie.

- Le Concile d'Ephèse, en 431, affirme la maternitédi-
vin vine de la Sainte Vierge, contre Nestorius qui prétend que la Sainte Vierge n'est que la mère de la personne humaine de Notre-Seigneur.

- Le Concile de Chalcédoine, en 451, affirme les deux natures dans la personne de Jésus-Christ, contre Eutyches qui enseigne qu'en Jésus-Christ la nature divine a fait disparaître la nature humaine (Monophysisme.)

Cet abondant inventaire n'est donc pas limitatif. On peut citer beaucoup d'autres pièces : les inscriptions funéraires, l'hagiographie, l'architecture des monuments chrétiens et jusqu'au texte des "apocryphes" qui ne sont pas négligeables.

LES DEUX FONCTIONS DE LA TRADITION

L'Ecriture et la Tradition contiennent l'une et l'autre une part de la Révélation divine. Il est évident qu'elles sont en harmonie l'une avec l'autre et que cette harmonie va permettre de les éclairer l'une par l'autre. La Tradition va se comporter comme "explicative", tantôt comme "complétive".

La Tradition sera explicative quand elle rapportera, en termes différents ou semblables, peu importe, les mêmes faits que l'Ecriture ; elle aidera alors à l'interpréter ; elle en éclairera le sens ; et sous ce rapport elle a été extrêmement fructueuse et elle continue à l'être.

La Tradition sera complétive quand elle enrichira de données nouvelles le contenu révélé de l'Ecriture, c'est-à-dire quand elle contiendra des éléments que l'Ecriture ne contient pas, comme nous venons de l'entendre dire par St Augustin,

St Basile et St Epiphane. Parmi ces compléments, on cite :

- la liste des livres du Nouveau Testament (en effet, la composition du canon des Ecritures n'est pas scripturaire mais traditionnelle, chose curieuse) ;

- le nombre septénaire des Sacrements ;

- le transfert de la Chaire de St Pierre d'Antioche à Rome ;

- la doctrine de l'Ange gardien ;

- celle du Purgatoire ;

- celle de l'Immaculée Conception, etc...

Ces compléments, en effet, sont périodiquement nécessaires. C'est une nécessité que de trouver sans cesse du nouveau. C'est un besoin vital que d'assimiler une nourriture toujours renouvelée. Il est bien certain que l'Eglise, qui n'a pas encore atteint des dimensions définitives et dont le dogme lui-même s'épanouit, ressent une faim d'enrichissement. Combien de fois lisons-nous, dans les Introït ou dans les Collectes, cette expression : "Canticum novum cantabo." La nouveauté est nécessaire. Le problème est de savoir où nous allons la trouver. Les modernistes répondent : "Dans le monde, en imitant le profane". Les catholiques fidèles ont à leur disposition une source d'eau vive : la Tradition : "... tout scribe devenu disciple du royaume des cieux ressemble à un père de famille qui tire de son trésor du neuf et du vieux." (Math. XIII-52).

Le Trésor, c'est la Révélation. Le vieux, c'est ce que l'Eglise en a déjà tiré. Le neuf, c'est ce qu'elle en tire quand le moment est venu de chanter un cantique nouveau.

EN VERTU DES PROMESSES D'ASSISTANCE

Quelles vont être les règles et les critères dont l'Eglise va se servir pour reconnaître les vestiges de la Tradition apostolique au milieu de cette masse d'écrits de tant d'auteurs différents ? Pour qu'une croyance soit reconnue traditionnelle, c'est-à-dire apostolique, il faut qu'elle satisfasse à deux conditions essentielles : l'ANTIQUITE et l'UNIVERSALITE. - On cite aussi parfois deux autres conditions : la concordance et la perpétuité, mais elles peuvent se ramener aux deux premières.

Mais il est évident que ces critères d'antiquité et d'universalité ne font que dégrossir le problème. Appliqués systématiquement et sans l'assistance du Saint-Esprit, ils seraient insuffisants pour prendre une décision aussi importante et d'une nature aussi surnaturelle. C'est donc en vertu des promesses qui lui ont été faites que l'Eglise va pouvoir entreprendre une pareille discrimination.

Et comment le Saint-Esprit va-t-il agir ? Faisons remarquer seulement deux particularités de son action : 1° il n'ajoute rien aux paroles du Christ. - 2° il opère invisiblement.

1° - Parlant du Saint-Esprit qu'il se disposait à envoyer, Jésus dit : "Il vous enseignera ce que je vous ai appris." Le Verbe a énoncé des paroles, forcément mystérieuses étant donné leur origine, et c'est le Saint-Esprit qui en donne l'intelligence. Il fait comprendre ce que Notre-Seigneur s'est contenté d'exprimer. Mais il n'enseigne pas des choses nouvelles que Notre-Seigneur n'aurait pas dites.

2° - On est toujours étonné, quand on observe les choses de l'Eglise, de constater ce mélange d'ordre et de désordre. Sous une certaine apparence, tout s'y déroule comme si elle était une institution uniquement humaine, avec les servitudes, les hypothèques, les aléas de la condition d'ici-bas ; des écrits déroutants, les uns remplis d'un surnaturel véritable, les autres d'un merveilleux inventé, des avis divergents, des situations stagnantes, des décisions qui n'arrivent jamais...

Mais sous l'éclairage de la foi, l'Eglise du Verbe Incarné apparaît, comme lui, véritablement divine et humaine en même temps. Car le résultat global de cet apparent désordre, c'est la création d'un admirable corpus de textes notoirement inspirés. L'assistance du Saint-Esprit a été invisible pendant qu'elle s'exercait. Mais elle est devenue visible dans ses effets : "attingit a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia - il atteint d'une extrémité à l'autre, disposant toutes choses avec force et douceur."

Qu'en est-il des révélations privées ? Apportent-elles des modifications au dépôt de la Révélation Publique, qui est déclarée close ? On peut répondre par la négative. Les révélations privées ont une grande importance dans l'Eglise. Elles ont, entre autres influences, suscité de nombreuses fêtes liturgiques. Mais elles n'innovent jamais. Elles cultivent seulement des germes déjà présents dans l'Ecriture et dans la Tradition dont elles poursuivent la logique aussi loin qu'il le faut.

Prenons comme exemple la dévotion et le culte du Sacré-Coeur dont l'impulsion revient aux révélations, "privées", faites à Sainte Marguerite-Marie, sous le règne de Louis XIV. Cette dévotion a été notée jusque chez Saint Augustin. Mais on peut remonter plus haut puisque le Coeur de Jésus ("latus" dans le texte -Jean XIX-34) a les honneurs de l'Ecriture. Saint Jean lui-même remonte plus haut encore puisqu'il cite, à propos du coup de lance de la Passion, un texte de l'Ancien Testament : "Videbunt in quem transfixerunt." (Jean XIX-37). C'est un texte de Zacharie XII-10 que le Vulgate énonce d'une manière encore plus frappante : "et aspicient ad me quem confixerunt."

LE ROLE DES HERETIQUES

Muni des règles de discrimination et assuré de l'Assistance du Saint-Esprit, le Magistère va donc rechercher, dans la masse documentaire dont nous avons parlé, les éléments de la Tradition apostolique et il va les rassembler et les coordonner. Mais fera-t-il ce travail de triage d'un seul coup et une fois pour toutes comme ce fut le cas pour les Livres Saints ?

La Tradition apostolique n' a pas été formulée une fois pour toutes. C'est seulement quand cela devient nécessaire que l'Eglise en fixe tel ou tel point. Et cette nécessité, comment apparaît-elle ? Elle est bien souvent créée par des hérétiques dont le rôle involontaire est de soulever des problèmes nouveaux auxquels ils donnent des solutions nouvelles, non apostoliques et fausses. Ils obligent ainsi à consulter le Tradition pour savoir quel était, dans ce cas particulier, l'opinion des Apôtres. Leur intervention amène à préciser la doctrine. Ils ont donc un rôle providentiel à jouer. Il faut que les scandales arrivent ; malheur seulement à ceux par qui ils arrivent. La Rédemption est un mystère.

"J'apprends que lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a des scissions parmi vous, et je le crois en partie ; car il faut qu'il y ait parmi vous même des hérétiques, afin que ceux qui sont éprouvés soient manifestés parmi vous." (I Cor. XI-18-19)

On se plaint aujourd'hui des modernistes. Ils ont, en effet, opéré un énome ravage. Mais il suffit d'avoir un peu de patience et on s'apercevra que les questions auxquelles ils ont proposé des solutions fausses, l'Eglise peut les résoudre en puisant dans le "trésor du père de faiille" où l'on trouve "du neuf et du vieux"

UNE TRADITION EXPURGEE

L'Eglise des Gentils a-t-elle adopté la tradition de la Synagogue comme prologue à sa propre Tradition, de la même manière queelle adoptait les livres de l'Ancien Testmment comme prologue à ceux du Nouveau ? Elle ne l'a pas fait. Pourquoi ? Pour des raisons que nous connaissons déjà mais qu'il est bon d'expliquer succinctement ici.

Le Divin Maître, nous l'avons vu, a porté sur la "tradition des Anciens" un jugement sévère. Il l'accuse d'avoir "annulé" la Loi, ce qui est déjà un reproche grave. Mais il y a pire.

A quelle impulsion, en effet, les scribes et les pharisiens répondaient-ils quand ils annulaient la Loi par leurs traditions ? Notre-Seigneur l'a dit. Cette impulsion n'était

pas simplement humaine, elle provenait du "père du mensonge". On pourrait multiplier les citations scripturaires dans ce sens. Contentons-nous de celle-ci qui est moins connue mais aussi démonstrative : "Vous parcourez la terre et la mer, pour faire un prosélyte et quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois pire que vous." (Math. XXIII-15)

On connaît, par les historiens autant que par la Bible, l'importance des infiltrations du paganisme chez les Juifs. Pas dans la lettre des Ecritures, bien entendu, puisqu'elles étaient conservées avec une jalousie souvent pointilleuse, mais dans tout ce qui était commentaire. Et là encore Notre-Seigneur fait bien la différence quand il déclare, en parlant des docteurs de la Loi : "Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font." Faites ce qu'ils vous disent car leur Loi Ecrite est exacte. Mais ne faites pas ce qu'ils font, car leur interprétation est mauvaise. Dans ces conditions, on comprend que l'Eglise n'ait pas pris en compte la "tradition des anciens".

Néanmoins les écrivains ecclésiastiques de toutes les époques ont conservé une secrète atirance pour les incontestables pierres précieuses qui sont encore enfouies dans les scories coupantes de la Kabbale. Ecoutons Dom. de Mouléon, que personne ne pourra soupçonner d'un quelconque déviationniste :

"Sans doute, il faut le reconaaître, ces traditions, considérées dans leur ensemble, ne sont en général qu'un tissu d'absurdités, d'invraisemblances et de contes à dormir debout. En les parcourant, le lecteur est vite excédé de se sentir toujours entraîné dans l'extravagance, la démesure et un merveilleux qui sonne faux. Cependant, ce serait une erreur de croire que tout y est à dédaigner,: sous les péripéties grotesques et ridicules de ces histoires, se cache un fond de vérité ; il y a des paillettes d'or dans ce sable aride. Une critique qui condamne tout d'emblée, sans discernement, renie son propre nom, car "crinein" veut dire précisément = séparer, distinguer, juger, choisir.. Son rôle consiste ici à filtrer ce dépôt venu des Juifs, à retenir ce qui a des chances d'être vrai, à rejeter tout le reste. Ainsi ont fait les Pères de l'Eglise, ainsi ont fait Saint Jérôme, Saint Ephrem, et bien d'autres encore après eux, qui ont su discerner, dans le bric-à-brac des écrits rabbiniques, des détails, des précisions, des anecdotes, qui viennent compléter le texte sacré, l'éclairer, l'étoffer, le relever d'une saveur nouvelle."
(Dom. de Mouléon, dans "Les Patriarches", page 26.)

Le problème est posé et l'on voit que ce n'est pas seulement d'aujourd'hui. Mais les essais de solution ont été jusqu'à présent infructueux. Ils ont même été néfastes. Rappelons seulement les ouvrages comme la Kabbala Denudata" de KNORR von ROSENROTH (1677) dont l'influence se mêla à celle des Rosicruciens pour élaborer l'esprit des premières loges maçonniques.

Ce problème de la Kabbale est encore compliqué par le fait qu'elle ne nous est connue que par des textes établis par des rabbins du Moyen-Age attentifs à y introduire une sourde hostilité au christianisme.

Le danger de tout ce qui est kabbalistique vient de ses indéfinissables divinités intermédiaires que sont les séphiroths ; elles conduisent fatalement au panthéisme ou au polythéisme, ou même aux deux à la fois, et elles détournent à coup sûr de la notion essentielle, "patriarcale" et chrétienne en même temps, d'un Dieu Personnel et Créateur.

On comprend que l'Eglise se soit tenue à l'écart de cette possible contagion et qu'elle n'ait pas assumé la garde d'une tradition à laquelle le Divin Maître venait de manifester sa méfiance.

Il est donc très important de faire remarquer que la Tradition apostolique n'admet pas n'importe quoi. Elle ne véhicule pas le tout-venant des idées circulantes. Elle ne se surcharge pas de la coutume et des habitudes invétérées. Elle demeure l'un des deux moyens de connaître la Révélation divine, l'autre étant l'Ecriture. Son contenu noionnel est choisi et il le reste car il est surveillé, ce qui lui est possible puisqu'il est administré par des instances ecclésiastiques certaines d'être assistées par le Saint-Esprit. C'est la seule tradition qui soit dans ce cas. Toutes les autres, faute de cette surveiklance et de cette assistance, finissent par charrier n'importe quoi, dès lors qu'un certain taux d'ancienneté et d'universalité est atteint.

TIMEO DANAOS ET DONA FERRENTES

Les ennemis de l'Eglise en attaquent toutes les institutions, matérielles et spirituelles : dogme, hiérarchie, sacrements, implantation territoriale, tout... La Tradition est l'objet d'une attaque particulièrement bien étudiée. Et pourtant c'est à une apothéose de la tradition que l'on nous convie de toutes parts. C'est en son nom et sous sa vieille bannière que l'on veut ressembler tous les ennemis de la Révolution.

Or, nous avons vu qu'il y a deux traditions: l'une dont l'Eglise est gardienne et dont le contenu est orthodoxe ; l'autre qui a la même ancienneté mais dont le contenu est composite. Il ne faudrait pas que, sous prétexte de combattre la Révolution, on fasse abandonner aux catholiques la Tradition orthodoxe et adopter, par petites étapes insensibles, la tradition composite.

Le danger n'est pas illusoire et nous pourrions en fournir de nombreux exemples. Retenons deux expressions, couramment employées aujourd'hui, qui contiennent en germe un glissement fatal et qui sont utilisées, par les uns sans malice et par les autres avec malice. On entend parler de "tradition chrétienne" et de "tradition vivante", toujours dans un contexte très admiratif.d'ailleurs, ce qui achève de faire illusion.Examinons-les l'une après l'autre.

La "tradition chrétienne" n'est pas le véritable nom de ce que l'on entend désigner ainsi. Le véritable nom, c'est la "Tradition apostolique". -Si, en effet, on la désigne comme apostolique, la Tradition dont on parle est nettement définie

quant à son contenu : il s'agit de cette part de la Révélation qui n'est pas dans les Ecritures. Ainsi définie, elle véhicule, non pas des conceptions humaines, mais des notions divines.

Si on la désigne seulement comme chrétienne, la tradition n'est plus strictement apostolique. Elle étend son contenu qui devient largement ecclésiastique et peut donc comprendre les coutumes, bonnes ou mauvaises, les habitudes, bonnes ou mauvaises, et toutes sortes d'acquisitions pourvu qu'elles soient religieuses et qu'elles présentent un minimum d'ancienneté. Elle n'est plus soumise à l'orthodoxie et on lui demande seulement une teinture chrétienne d'ensemble.

De sorte que la tradition, aussi dite chrétienne, va posséder la même définition que celle des autres religions à qui on ne demande pas de véhiculer une Révélation précise et pour qui on se contente d'une simple ancienneté. L'avenir nous dira si nous avons raison de nous méfier de la "tradition chrétienne" ou si le danger était seulement illusoire.

La "tradition vivante", maintenant . C'est un autre nom que l'on donne à la même chose. L'expression est habilement combinée mais elle ne traduit pas la vérité.

Nous avons vu que la Tradition apostolique n'a pas été fixée une fois pour toutes. Elle est en réserve dans des documents dont la liste limitative n'a même pas été arrêtée officiellement et d'où le Magistère la retire et la formule au fur et à mesure des besoins. On en conclut que la tradition est variable et que personne ne peut prévoir les surprises qu'elle réserve.

Mais attention, il ne s agit pas d'une véritable variabilité, car le changement ne peut avoir lieu que dans le sens de l'enrichissement ; un enrichissement, c'est-à-dire un processus qui ne comporte par d'éliminations. Quand une notion aura été une fois réputée traditionnelle par les autorités de droit avec les preuves d'apostolicité qui s'imposent, personne ne lui retirera plus jamais sa traditionnalité. Il s'agit donc d'un épanouissement de la même nature que celui du dogme avec lequel d'ailleurs il chevauche. Il n'y a pas d'épanouissement sans stabilité.

Si, au contreire, nous qualifions le Tradition de "vivante", nous allons la soumettre à un processus vital, c'est-à-dire à une alternance d'assimilations et d'éliminations, les unes provoquant les autres. Nous allons donc tolérer d'elle qu'elle se débarrasse périodiquement d'un certain nombre d'éléments qui "ont fait leur temps" et qui seront remplacés par les nouveaux. Voilà la Tradition devenue évolutive et le tour est joué. Il ne s'agira plus d'un épanouissement mais d'un tourbillon. Et que l'on ne vienne pas nous dire que nous inventons un danger imaginaire : la grande argumentation des hautes instances vaticanes était, dernièrement encore, de poser un principe, qui allait de soi, que la quintessence de la Tradition, dans l'Eglise, était d'évoluer et de s'adapter toujours et toujours... sans doute comme les volutes de la fumée dans le vent de l'histoire.

Beaucoup d'éloges empoisonnés seraient aussi à mentionner. Nous en avons choisi seulement deux : celui de la "Tradition chrétienne" et celui de la "Tradition vivante". Timeo Danaos et dona ferrentes.

CONCLUSION

Nous devions répondre à la question : "Quelle Tradition les catholiques "traditionalistes" défendent-ils ?".

Nous pensons avoir montré, au moins dans les grandes lignes, que cette Tradition est propre à l'Eglise. Nulle autre religion ne la partage avec elle. Elle se caractérise de deux manières : par son contenu notionnel et par les modalités de sa formation.

Quant à son contenu, la véritable Tradition est constituée par des fragments de la Révélation divine qui ont échappé à la codification écrite, et qui par conséquent ont été transmis par la voie orale pendant une certaine période.

Quant aux modalités de sa formation, la Tradition doit sa naissance à trois processus qui correspondent aux trois phases de la Révélation divine.

La Tradition primordiale ou patriarcale ne nous est pas connue directement sous forme traditionnelle. C'est par l'Ecriture que nous la connaissons. C'est d'elle qu'il est fait mention, au Canon de la Messe, dans la prière "Supra quae propitio". Cette prière est récitée, sur les oblats, par le célébrant, après la Consécration. Elle se place à la suite de "Unde et memores" et avant le "Supplices te rogamus". En voici la traduction : "Qu'il vous plaise, Seigneur, de jeter sur ces dons un regard propice, comme il vous a plu d'agréer les présents du juste ABEL votre serviteur, le sacrifice d'ABRAHAM votre patriarche, et celui que vous offrit votre grand-prêtre MELCHISEDEC, sacrifice saint, hostie immaculée."

L'Ancien Testament a, lui aussi, donné lieu à une Tradition mais qui ne s'est pas conservée indemne. Elle s'est surchargée d'éléments profanes et païens qui rendent extrêmement difficile la recherche des vestiges de Révélation divine que pourtant elle contient.

Le Nouveau Testament, à son tour, se complète par la Tradition apostolique qui n'est autre que l'enseignement oral des Apôtres. Elle est diffuse dans l'ample collection des documents de la paliographie chrétienne dont l'exploitation n'est, théoriquement du moins, pas terminée.

La Tradition des Apôtres forme, avec celle des Patriarches, un ensemble homogène qui constitue précisément cette vrai Tradition dont les catholiques fidèles sont les défenseurs.

Parallèlement à ce courant orthodoxe, il s'est créé un autre courant que l'on devrait appeler "pseudo-traditionnel" et qui en diffère, évidemment, dans son contenu et dans son mode de constitution. - Le contenu de la "pseudo-tradition" n'est pas homogène ; il est composite, il est mixte. Il est fait de trois constituants, mêlés plus ou moins intimement. On y trouve des vestiges déformés de la Révélation divine, comme par exemple des conceptions panthéistes sous une forme généralement émanatiste. On y trouve des élucubrations humanitaires comme celles de la Tour de Babel. Et l'on y trouve des produits de la fausse mystique, c'est-à-dire de la mystique démoniaque qui est la source de la mythologie polythéiste.

- Bref, cette pseudo-tradition véhicule, mêlées ensemble, toutes les productions de la religiosité naturelle.

Quant à son mode de constitution, on peut dire que la pseudo-tradition est dans son droit quand elle prétend à la même ancienneté que la Vraie. Elles ont toutes les deux le même point de départ qui est le jugement de Dieu sur les sacrifices d'Abel et de Caïn. -La pseudo-tradition est aujourd'hui défendue, sous le nom de "tradition ésotérique", par des penseurs très érudits qui en font la source commune de toutes les religions. Cette prétention est vraisemblablement fondée pour les religions non-chrétiennes. Mais elle est sans fondement pour l'Eglise laquelle est gardienne d'une Tradition essentiellement antagoniste de celle-là. C'est même un des traits particuliers de l'Eglise, à toutes les époques, que d'avoir été maintenue séparée de la souche commune des fausses religions.

S'il était absolument nécessaire de rappeler ces définitions, c'est que nous assistons à une monoeuvre qui tend à dénaturer et à transformer la vraie Tradition. Et comment peut-on la dénaturer ? En y introduisant des éléments non-divins, mais tout de même religieux, comme par exemple les coutumes ecclésiastiques. Il faut aussi que son mode de formation devienne évolutif au lieu de rester comme l'enseigne l'Écriture : le trésor du père de famille d'où l'on tire du neuf et du vieux.

J. V.

PREMIERS JALONS POUR UNE HISTOIRE DE LA REVOLUTION LITURGIQUE.

"La crise liturgique, en dehors du fait qu'elle tient actuellement la vedette, est des plus intéressante par le grand nombre d'éléments qu'elle a mis en cause... Il ne suffira pas d'examiner ses antécédents, la dégradation de la pratique liturgique dans les siècles qui l'ont précédée, ou la déformation janséniste, mais il sera indispensable de se pencher sur les mouvements parallèles qui l'ont influencée, la question sociale, la question politique et le ralliement aux formes révolutionnaires, l'évolution des études religieuses et notamment de l'exégèse biblique, les progrès de l'oecuménisme pratique, la montée au pouvoir des réseaux progressistes après la première guerre mondiale et surtout la seconde, etc..."

Ainsi écrivions-nous à la page dix du premier numéro de ce bulletin, au printemps dernier, pour souligner l'ampleur de l'étude nécessaire, étude qui réclamera évidemment de nombreux ouvriers (1). Il convient aujourd'hui de tracer les grandes lignes des domaines où devront s'exercer leurs efforts, et pour plus de commodité nous partirons de la situation actuelle en remontant par étapes vers les causes les plus lointaines.

La période actuelle est caractérisée par deux traits principaux, sa diversité et sa légalité : en effet, depuis le Concile, et en vertu de "l'esprit du Concile", la révolution en matière liturgique est officielle, légale et même obligatoire.

Il apparaît finalement assez vain de peser comme des oeufs de mouche toute cette nouvelle législation : qu'elle soit fondamentalement illégale, autant qu'illégitime, cela importe sans doute in aeternum, mais concrètement, et pour nous ici au plan de l'étude, il est beaucoup plus important de savoir que cette législation exprime bien la volonté, plus encore la pensée profonde, de ceux qui exercent le pouvoir dans l'Eglise aujourd'hui.

Ce pouvoir est peut-être plus ou moins légal à certains niveaux, s'agissant par exemple de la foule des divers bureaux et commissions, mais de fait et de l'aveu général, tant de la base que de la hiérarchie, il n'est pas contesté, ni en théorie ni en pratique.

----

(1) Nous sommes heureux de constater que le travail a commencé : depuis plusieurs numéros du bulletin "Fideliter", monsieur l' abbé Bonneterre a entamé un survol des organisations et des tendances qui ont été à l'origine de la révolution liturgique.

Et il est d'autant moins contesté quil se présente comme extrêmement diffus ; de la congrégation romaine ou du Synode des évêques, au dernier des bureaux diocésains, voire de la petite équipe interparoissiale, la diversité est infinie, tant par l'autorité et la qualification que par le but visé et les moyens employés ; depuis l'expert romain qui s'efforce encore de sauver ce qu'il croit pouvoir l'être jusqu'au petit vicaire ou au militant d'Action Catholique qui n'ont qu'un désir,"casser la baraque" et liquider cette église à laquelle ne les rattache plus qu'une étiquette, chacun peut trouver une référence à son goût : il y eut même pendant des années les allocutions pontificales du mercredi pour rassurer ceux qui voulaient l'être contre l'évidence des faits.

Sur la base de cette légalité et de cette diversité fleurit la plus grande fantaisie : cela est d'autant moins étonnant qu'il s'agit là d'un vice qui menace sans cesse la liturgie et dans lequel ses pratiquants l'ont fait tomber bien souvent. La nouveauté réside surtout en ce que désormais la fantaisie est fondée non plus sur le caprice individuel mais sur un principe officiel de pluralisme débridé qui autorise tout, tout ce qui est nouveau, bien sûr !

Il reste à se demander quelle théologie traduit cet état de chose, tant du point de vue des "producteurs" que de celui des "consommateurs".

Il est difficile de comprendre l'état d'esprit du clergé et des membres de l'Action catholique si l'on ne fait pas un sérieux retour en arrière pour saisir le vieux courant d'adaptation au monde qui les traverse depuis le début du siècle.

L'abbé Barbier en est un bon témoin, lui dont la vocation de polémiste contre-révolutionnaire est née lorsque ses fonctions d'aumônier régional de l'ACJF pour l'Ouest de la France l'ont amené à mesurer de près, de l'intérieur, la pénétration révolutionnaire dans les milieux chrétiens... en 1905.

La situation devait encore bien empirer avec l'Action Catholique spécialisée, JAC, JOC, JIC, JEC, etc, et la période 1936- 940 en est riche d'exemples.

Les réflexions ne sont pas moindres si l'on se tourne du côté des simples fidèles, qu'ils suivent ou ne suivent pas.

Peut-être faut-il d'abord penser au grand nombre de ceux qui se sont tout simplement éloignés de l'Eglise pour sombrer dans le matérialisme pur et simple, ou pour rejoindre la foule des sectes qui s'offrent à eux depuis un siècle surtout.

Quelle conception avaient-ils de l'Eglise, de sa nature, de son rôle, et de leur place en son sein ? Bien mince sans doute pour avoir pu la quitter ainsi.

Guère moins curieuse est la position des fidèles qui suivent un peu n'importe quoi, selon l'humeur de l'expert diocésain et du vicaire du secteur ; de ces fidèles qui ont renié docilement vingt siècles de tradition... Quelle était donc la théologie et, par exemple, que représentait la messe pour eux qui acceptent si facilement de la remplacer par une réunion amicale, voire un pique-nique ?

N'était-elle pas trop souvent qu'une obligation de plus, mi-ecclésiastique, mi-mondaine, à laquelle ils se rendaient sans goût particulier et pendant laquelle ils s'occupaient tant bien que mal pendant que le clergé "faisait son affaire" en chaire ou à l'autel ? Quoi d'étonnant alors à ce que les choses continuent maintenant de même avec le nombre sans cesse décroissant des fidèles qui se sentent encore obligés, mais qui ne sont pas plus concernés qu'auparavant et prêts à supporter n'importe quoi sans plus d'intérêt réel.

C'est d'ailleurs ce que constatent pour s'en étonner et le déplorer les nouveaux prêtres, car pensaient-ils, la nouvelle liturgie en vernaculaire devait passionner des fidèles déclarés adultes !

Avant de déferler sur les paroisses, le flot des nouveautés a pris sa source au sein du Concile Vatican II, de sorte que le deuxième point à étudier sera la façon dont l'épiscopat a entériné ce formidable bouleversement.

Comment et surtout pourquoi. L'histoire des manipulations conciliaires commence à être connue, un certain nombre d'ouvrages ayant fait le point sur les manoeuvres et les organisations. Par contre, il reste à comprendre l'état d'esprit de ces deux mille évêques et plus : car l'arbre tombe où il penche et il fallait qu'il y eut dans ces têtes épiscopales toute une prédisposition à incliner du côté où les combines des meneurs les ont entraînées.

Cet épiscopat, d'où sortait-il ? Quels étaient son origine, sa formation, ses grands thèmes de pensée, quels avaient été ses maîtres ?

Il se trouve qu'en matière liturgique, la recherche est relativement aisée, un tout petit nombre d'organisations ayant préparé la situation conciliaire durant les vingt années qui ont précédé le Concile Vatican II.

Pour nous limiter provisoirement à la France, une organisation surtout a eu un rôle déterminant : le Centre de Pastorale Liturgique (CPL) devenu par la suite le Centre National (CNPL) lorsque l'ensemble de l'épiscopat français l'eut adopté. Fondé en 1943, en pleine guerre, il faut le noter, devenu opérationnel en 44-45, ce Centre a fourni les idées et les hommes et il a assuré le recyclage d'une grande partie du clergé entre 1945 et 1960. Il a également inspiré une foule d'innovations et d'expérimentations en ces années-là, comme la messe face au peuple, ou l'emploi du vernaculaire.

Une étude sérieuse ne se limitera évidemment pas à la France et elle s'intéressera aussi à l'Allemagne, à la Belgique et à l'Italie tant pour cette période que pour celle de l'avant-guerre ; bien loin d'être un point de départ absolu, la création du CPL en 1943 n' est elle-même que le point d'arrivée d'une longue élaboration, d'un vaste mouvement de pensée qui passe alors à une phase de systématisation, après une gestation de plus de trente années.

Car tout le travail de fond a été réalisé entre les deux guerres dans une effervescence dont la plupart des fidèles n'ont aucune idée, notamment au sein des mouvements de jeunes, comme l'Action Catholique ou le scoutisme.

L'appréciation en est délicate, tant le pire se trouve étroitement mêlé au meilleur, aussi bien au plan des idées et des pratiques qu'à celui des intentions.

L'idée centrale était de retrouver une liturgie vivante, c'est-à-dire capable de faire vivre les fidèles, donc dégagée de l'ignorance et du formalisme.

Ce courant lui-mefne n'était pas sans racines ni correspondances. D'une part, l'après-guerre de 1918 s'est caractérisée par un souci d'allégement du passé, de modernisation qui atteignait tous les esprits et tous les domaines et qui ne pouvait manquer de jouer en matière religieuse.

D'autre part, la déchristianisation avait fait son chemin, et des secteurs géographiques ou sociaux entiers, bien des campagnes et les banlieux des villes, se trouvaient hors de toute influence chrétienne. D'où l'idée d'un culte modernisé, directement accessible à des gens déchristianisés, sans culture chrétienne, étrangers aux traditions chrétiennes.

Ce mouvement avait été préparé avant 1914 par un important travail des bénédictins belges, notamment Dom Lambert Beaudouin. Et lui-même prolongeait, tout en le transformant, le long effort des Bénédictins de la fin du 19e siècle.

Car toutes ces initiatives ne sont pas apparues ex nihilo, mais bien dans le prolongement et à la suite de l'élan donné par Dom Guéranger lui-même.

En effet, le milieu des religieux bénédictins qui se passionnait alors pour la question liturgique, et pour le renouveau liturgique, est celui des fils de Dom Guéranger qui veulent, à la suite de leur père fondateur, restaurer la liturgie catholique, la rendre vivante, non seulement pour les clercs mais aussi pour les laïcs, et en faire le centre de la vie spirituelle.

Ce qui assurément n'était plus tellement le cas, et depuis longtemps, en ce milieu du 19e siècle, l'équilibre de la vie spirituelle, surtout des fidèles, ayant subi un gauchissement progressif depuis le XIVe siècle ; c'est là un phénomène semblable à celui qui s'est passé en matière philosophique, domaine où l'Eglise a également réagi vers la même époque, en cette fin du 19e s. où elle remis en honneur la philosophie du Docteur Commun, battue en brèche depuis des siècles par l'idéalisme.

Cette transformation se manifestait dans la pratique par un style subjectif et individualiste, mettant l'accent sur la psychologie et le sentiment individuel, et minimisant ees moyens communautaires et objectifs de l'Eglise, notamment les moyens liturgiques.

Les avatars de la musique liturgique du 15e au 19e siècles confirment tout-à-fait le mouvement et ils en sont une illustration spectaculaire, un reflet qui ne trompe pas.

On peut ainsi distinguer plusieures étapes dans ce processus de la Révolution liturgique, chacune s'enrichissant d'éléments nouveaux de nature à modifier grandement l'allure de l'ensemble.

Si l'on veut enfin comprendre quelque chose à cette révolution, et comprendre de façon à en tirer des leçons pour l'action quotidienne, il y a lieu d'étudier d'abord la décadence de la Renaissance jusqu'au moment où les membres de l'Ordre Bénédictin en prennent conscience et commencent une restauration d'inspiration traditionnelle.

La deuxième étape serait celle des efforts de ces premiers pères pour restaurer la liturgie, la débarrasser de ses scories, en rétablir une bonne compréhension et lui redonner la première place dans les esprits et dans la pratique de la vie chrétienne.

La troisième étape sera celle où ces bénédictins, ou plutôt leurs successeurs, ont réalisé que cette décadence était en fait très intégrée dans les moeurs chrétiennes d'alors et que malgré certains appuis, dont celui de St Pie X, la restauration ne rassemblait autour d'elle que des noyaux de fidèles, sans mordre sur la masse.

Nous arrivons ainsi, dans ces années 1910, à un tournant dangereux où vont jouer diverses influences qui s'ajouteront à ce constat, le triomphe du libéralisme après la mort de Pie X, les premiers soubresauts de l'oecuménisme, et le vent général de modernisation après 1918.

C'est pendant cette période cruciale de l'entre-deux guerres de 1918 à 1940, que le mouvement liturgique a complètement viré de bord et que se sont constitué les équipes d'hommes et les schémas de pensée qui assureront la révolution liturgique.

Il ne restera plus, à partir de ce temps où la défaite et l'occupation obnubilent la plupart des esprits, qu'à mettre sur pied las machines qui réaliseront la formation du grand nombre et la conquête des structures ecclésiales.

Viendra alors le temps d'un concile qui fera sauter les digues, permettant au flot révolutionnaire de balayer les formes séculaires en même temps que le fruit du travail des fils de Dom Guéranger, afin d'imposer à tous une nouvelle praxis pour une nouvelle religion, la religion oecuménique de damain, la religion de l'Homme.

P.R.

NOTES DE GERANCE

RESULTATS

La sortie du premier Bulletin a provoqué un bon nombre d'abonnements, dont le total dépasse maintenant la triple du chiffre initial. Nous voici donc arrivés juste à la moitié de ce qui est nécessaire pour atteindre l'équilibre financier par les seuls abonnements, ce qui est très encourageant après un unique numèro.

De ce fait découlent deux conclusions :

1- Il convient que chaque abonné puisse en trouver un autre, ce qui ne paraît pas trop difficile vu le taux actuel de l'abonnement ; et puis la proximité de Noël est peut-être une bonne occasion pour penser à ses amis.... .

2- D'autre part, il faut que ceux de nos amis qui le peuvent continuent leurs souscriptions de soutien, puisque pour le moment encore elles assurent la moitié de notre petit budget.

COMMENT NOUS AIDER

En dehors de l'espect finnncier il existe divers moyens de nous aider, en fonction des possibilités de chacun d'entre vous.

<u>Listes d'adresses</u> L'expérience est en fait assez décevante, le rendement étant très faible, moins d'un sur dix, pour un coût élevé ; par ailleurs cette méthode largement pratiquée a entrainé l'épuisement rapide et regrettable du numéro un. Il semble donc inutile d'envoyer de longues listes et préférable de choisir un ou deux noms de personnes vraiment intéressées et contactées à l'avance.

<u>Vente au numéro</u> Une bonne formule, trop peu utilisée, est la vente au numéro dans le cadre des groupes existants, sorties de messes, conférences. Demandez-nous un petit stock de trois ou cinq exemplaires que vous réglerez une fois la vente réalisée. Cette façon de faire, matériellement rentable, a surtout l'avantage de faire connaître le Bulletin à des personnes qui, sans cela, l'ignoreraient longtemps encore.

<u>Correspondants</u> Rappelons enfin que les personnes qui désirent s'associer d'une façon ou d'une autre à notre travail seront les bienvenues ; qu'elles écrivent au secrétariat et après accord du Conseil de Direction, elles pourront devenir Correspondants de la Société et collaborer régulièrement avec nous.

Les tâches sont si nombreuses, confection du Bulletin, prospection, diffusion, documentation, rédaction, qu'il y aura de l'ouvrage pour tous !

D.M.